

UDA

2010-2011

Le monde en pages

Et que le vaste
monde poursuive
sa course folle

de

Colum McCann



Dossier et Animation de l'Atelier

Daniel Simon

Colum McCann ([28 février 1965](#) à [Dublin, Irlande](#)) est un [écrivain Irlandais](#).


Biographie[[modifier](#)]

Colum McCann est né dans la banlieue de Dublin en 1965. Sean, son père, était journaliste pour un journal du groupe de presse [Irish Press](#). Sa mère était mère au foyer. Il a deux frères, Sean et Ronan, et deux sœurs, Siobhan et Oonagh. Son père, un ancien joueur de football professionnel au [Charlton Athletic](#) de [Londres](#), était également éditeur, éveillant un goût pour les livres chez le jeune Colum. Il étudia à [Sint Brigid's National School](#) à [Foxrock](#), pas très loin du lieu de naissance de [Samuel Beckett](#). Puis, à 12 ans, il rejoignit [Clonkeen College](#), une école catholique de [Deansgrange](#).

Après des études de journalisme au [St Joseph's College](#) de [Dublin](#), la seule formation en journalisme à l'époque en Irlande, Colum McCann travaille comme rédacteur pour l'[Evening Herald](#) puis devient correspondant junior pour l'[Evening Press](#) de Dublin dans les [années 1980](#). Il avait déjà fait ses premières armes en recevant le prix du jeune journaliste de l'année pour son travail sur le sort des femmes battues de Dublin.

À l'âge de 21 ans, il décide par la suite de se rendre aux [États-Unis](#). Il parcourt ainsi 20 000 kilomètres à travers l'Amérique, multipliant les petits boulots. Il décide ensuite de partir vivre au [Japon](#), avant de revenir aux États-Unis à [New York](#) où il vit aujourd'hui. Il enseigne l'écriture d'invention (*creative writing*) à [Hunter College](#), partie de la [City University](#) de New York ou [European Graduate School](#). Ses ouvrages ont été traduits en 26 langues et ont été pour partie publiés dans des revues comme [The New Yorker](#), [The Atlantic Monthly](#), [GQ](#), notamment. Ses contributions sont parues dans des journaux tels que [The Irish Times](#), [Die Zeit](#), [La Repubblica](#), [Paris Match](#), [The New York Times](#), [The Guardian](#) ou [The Independent](#).



 Colum McCann à Lyon, France - mai, 2009.

- [Le Chant du coyote](#) (Editions Belfond, 1998) en anglais *Songdogs* (1995) Ed: Phoenix House, roman.

- [Les Saisons de la nuit](#) (Editions Belfond, 1999) en anglais *This Side of Brightness* (1998) Ed: Orion, roman.
- [La Rivière de l'exil](#) (Editions Belfond, 2001) en anglais *Fishing the Sloe-Black River* (1994) Ed: Phoenix House, recueil de nouvelles.
- [Ailleurs, en ce pays](#) (Editions Belfond, 2003) en anglais *Everything in This Country Must* (2000) Ed: Phoenix House, deux nouvelles et un court roman.
- Colum McCann (trad. Jean-Luc Piningre), *Danseur* [« Dancer »], [Belfond](#), Paris, 11 août 2003 (réimpr. 2008 en [Pocket](#)), broché 14,2 cm × 22,6 cm × 2,5 cm, 370 p. ([ISBN 2-7144-3729-X](#)) Ed: [Weidenfeld & Nicolson](#), roman.
- [Zoli](#) (Editions Belfond, 2007) en anglais *Zoli* (2006) Ed: Weidenfeld & Nicholson, roman.
- [Et que le vaste monde poursuive sa course folle](#) (Editions Belfond, 2009) en anglais *Let The Great World Spin* (2009) Ed: Airport & Export, roman. Reçoit le [National Book Award](#) 2009 et le prix du [Meilleur livre de l'année](#) ([Lire](#)).

Wikipedia

Biographie | [Entretien](#) | [Vidéo](#) | [Lettre aux libraires](#) | [Lettre à Jim Harrison](#)

LE PARCOURS D'UN CONTEUR D'HISTOIRES



Colum McCann @ James Higgins

Colum McCann est né dans la banlieue de Dublin en 1965. Son père, Sean, un ancien footballeur professionnel du Charlton Athletic de Londres, était journaliste pour le groupe Irish Press et rédacteur d'un quotidien de Dublin. Sa mère, Sally, était femme au foyer. Il a deux frères, Sean et Ronan, et deux sœurs, Siobhan et Oonagh.

Colum McCann est allé à l'école St Brigid de Fowrock, tout près du lieu de naissance de Samuel Beckett. À huit ans, au retour de sa toute première visite à son grand-père à Londres, il écrit un de ses tout premiers essais : « La personne que j'admire le plus ».

“ Je voulais écrire le grand roman américain ”

« Quand je suis entré dans la maison de retraite, mon grand-père a dit : encore une saleté de McCann. Mais nous lui avons donné du whiskey et des cigarettes et son humeur a changé. Je me suis assis sur le lit et il m'a raconté des histoires. Des histoires plutôt

longues, si je me souviens bien, sur l'amour et sur la guerre et sur l'alcool – de bonnes histoires irlandaises, en somme. Il était en train de mourir, même si je ne m'en doutais pas. Le lundi suivant, je suis retourné à l'école et le maître nous a demandé d'écrire une rédaction. Autant qu'il m'en souviens, c'est la première fois que j'ai pris pleinement conscience du pouvoir que pouvait exercer une histoire. J'ai travaillé pendant des heures et des heures, m'appliquant sur chaque mot. »

A douze ans, Colum McCann va au collège catholique Clonkeen à Deansgrange, puis, en 1982, s'inscrit au seul lycée d'Irlande qui, à l'époque, propose des cours de journalisme. Il est nommé Jeune Journaliste de l'année pour une série de reportages sur la violence domestique à Dublin. « C'est vraiment ce type de journalisme qui m'a ouvert. Je me rendais dans des appartements situés dans des quartiers que je ne connaissais pas du tout. J'étais un enfant de classe moyenne, j'ai dû apprendre à parler et surtout à écouter. Les seringues d'héroïne dans les escaliers, les junkies qui traînaient sur les paliers, cela m'a ouvert les yeux. J'ai rencontré ces femmes, celles dont parle Roddy Doyle, celles qui « se cognent dans les portes ». Après cet article, il y a eu une discussion au Dáil, le Parlement irlandais. J'ai commencé à prendre conscience du pouvoir. »

Après quelque temps au Connaught Telegraph dans le comté de Mayo, Colum McCann obtient son diplôme en 1984 et part un été à New York. « Je me suis retrouvé sur la Sixième Avenue, en bas du building de Time-Life. Je me suis même couché par terre pour regarder en l'air. Les gens me marchaient dessus. J'avais dix-neuf ans et je n'avais jamais rien vu de pareil. J'étais un peu fou, cet été-là, en roue libre. Je vivais à Brighton Beach, dans un appartement pourri. Et puis j'ai trouvé un job au Universal Press Syndicate. D'abord ils m'ont engagé comme coursier. Je prenais les commandes de sandwiches. Je ne savais même pas ce qu'était la « mayo », pour moi, c'était un comté dans l'ouest de l'Irlande. Je me trompais tout le temps dans les commandes, à la fin, cela devenait risible.

Et puis ils m'ont nommé reporter. J'ai arrêté de courir partout. J'ai passé quelque temps là-bas et je suis rentré en Irlande. J'avais découvert autre chose, je m'étais ouvert. J'étais heureux de rentrer à Dublin mais je voulais déjà repartir. »

En 1986, Colum McCann part pour ce qui devait être un court séjour à Cape Cod dans le Massachusetts. « Je voulais écrire le grand roman américain. J'ai atterri à Hyannis et je me suis acheté une machine à écrire. Hélas ! A la fin de l'été, c'était toujours la même page qui se trouvait dedans. Et je ne pouvais même pas lire ce que j'avais tenté d'écrire. C'est là que j'ai compris qu'il était temps pour moi de vivre autre chose, de me sortir de mon cocon de col blanc. J'ai pris un vélo et pendant un an et demi, j'ai traversé une quarantaine d'Etats et parcouru environ 12.000 miles. Ce fut un voyage incroyable. Je n'en ai pas fait un roman mais j'ai des histoires pour toute une vie : je me suis perdu dans le désert en Utah, en Californie, j'ai failli me faire tuer par un Indien Ute qui venait de passer sept ans en prison pour meurtre, j'ai vécu avec une famille Amish en Pennsylvanie, je pourrais vous en raconter tant d'autres.

« Depuis tout jeune, j'avais imaginé l'Amérique de Kerouac et de Cassady ; c'était complètement différent, mais c'était tout simplement fantastique. Un jour, j'écrirai à ce sujet, peut-être. Pas tout de suite. »

En 1988, il retourne au Texas pour travailler dans un ranch destiné à réinsérer les délinquants

juvéniles. « J'ai fait la connaissance de mon ami Terry Cooper, une de plus grandes influences sur mon existence, sur mes lectures, sur mon approche de la vie. On travaillait avec des jeunes qui venaient de foyers brisés ou qui avaient eu des problèmes avec les autorités. Je m'occupais d'un programme qui confrontait ces jeunes à la nature : trois mois dans les montagnes. C'était incroyablement dur mais c'était magique. Tous les soirs, sous les étoiles, je lisais des histoires à ces petits durs. *L'Attrape cœur* de Salinger ou *L'Oiseau canadienne* de Jim Dodge.

« Vingt ans plus tard, je reçois toujours des lettres des jeunes. Certains sont retournés en prison mais la plupart s'en sont sortis. C'était une époque incroyable pour moi. J'ai écrit deux livres qui n'ont pas été publiés – et qui, moi vivant, ne le seront jamais. »

Après cette expérience, Colum McCann s'inscrit à l'Université du Texas. « Une nouvelle vie : je suis devenu barman sur Guadalupe Street. C'était la ville, j'étais plus mature, j'avais vingt-cinq ans et je m'éclatais vraiment à l'université. Les cours d'Anglais, bien sûr, mais aussi les autres matières, l'astronomie, la physique, etc... Ma curiosité était sans limites. C'était super.

« C'est à cette époque que j'ai rencontré Allison (*son épouse*), pendant un séjour à New York. J'ai fait sa connaissance un soir et le lendemain, j'ai attendu des heures qu'elle descende du train. »

Ils se marient en 1992 et partent au Japon où Allison fait des études. « Ce n'est pas mon endroit préféré sur terre mais j'y ai rencontré des gens fabuleux. Et puis il y a une grande qualité de silence, une sorte de vide propice à l'écriture. J'ai beaucoup travaillé. J'ai fini mon recueil de nouvelles, *La Rivière de l'exil*, que j'avais commencé au Texas, et j'ai commencé mon premier roman, *Le Chant du coyote*. »

En 1994, le couple rentre à New York. Ils ont trois enfants – Isabella, John Michael et Christian. Allison est enseignante dans une école du West Side. Colum McCann est l'auteur de cinq romans, *Le Chant du coyote* (Marval, 1996 ; 10/18, 1998 ; rééd. Belfond, 2007), *Les Saisons de la nuit* (Belfond, 1998 ; 10/18, 2000 ; rééd. Belfond, 2007), *Danseur* (Belfond, 2003 ; 10/18, 2005 ; Pocket, 2008), *Zoli* (Belfond, 2007 ; 10/18, 2008) et *Et que le vaste monde poursuive sa course folle* (Belfond, 2009), ainsi que de deux recueils de nouvelles, *La Rivière de l'exil* (Belfond, 1999) ; 10/18, 2001 ; rééd. Belfond, 2007) – prix Rooney littérature irlandaise en 1994 – et *Ailleurs, en ce pays* (Belfond, 2001 ; 10/18, 2003 ; rééd. Belfond, 2007), dont l'adaptation cinématographique par Gary McKendry, sur un scénario de Colum McCann, a été nommée aux Oscars 2005 dans la catégorie meilleur court-métrage. « Je suis incroyablement gâté. J'habite à New York mais la voix de l'Irlande résonne partout. Si je devais me présenter, je dirais que je suis un auteur international. J'ai eu la chance de connaître tellement d'autres vies – j'ai vécu avec les sans-abri dans les tunnels du métro new-yorkais, j'ai rencontré les danseurs du Kirov à Saint Petersburg, je suis allé à la rencontre des Roms dans des camps en Slovaquie... c'est mon boulot. Je ne changerais rien. Je ne le referais pas non plus, il y a tant à faire encore... »

L'ENTRETIEN AVEC COLUM McCANN

À l'occasion de son passage à Paris pour la sortie de [Zoli](#), Colum McCann avait répondu à quelques unes de nos questions.

1. Qu'est-ce qui vous a donné envie d'écrire sur les Roms/Tziganes en général et sur le personnage de Zoli en particulier ?

Je venais de finir un roman intitulé *Danseur*, une fiction sur la vie de Rudolf Nouriev, quand je suis tombé sur cette photographie de Papusza, une poétesse polonaise bannie des siens dans les années 1950.

Son histoire était extraordinaire : poétesse importante à l'époque communiste, elle avait ensuite été rejetée et donc condamnée à une sorte de mort sociale.

Je crois avoir toujours été intéressé par l'exil, l'exil affectif, par le



fait d'essayer de rentrer chez soi, de retrouver ses racines, et ce que cela signifie d'être chez soi.
Sa vie me semblait être le genre de vie qui se prêtait merveilleusement à la fiction.

2. Vous passez par une phase de recherches minutieuses et exhaustives pour la plupart de vos romans. Comment avez-vous procédé pour Zoli ?

C'était une phase intéressante, je pense sincèrement que Zoli est le roman pour lequel mes recherches ont été les plus difficiles. En plus de devoir m'immerger dans une culture sur laquelle j'avais énormément d'a priori et de préjugés, je devais aller là-bas, en Slovaquie.

En réalité, j'ai fait des recherches pendant un an à la New York Public Library sur la 42e rue, puis j'ai un peu écrit, ensuite j'ai essayé d'imaginer comment cela devait être. Puis je suis allé en Slovaquie, ici et là, j'ai rencontré des musicologues, des ethnographes, des sociologues, etc.

Et je suis allé voir certains campements en Slovaquie, c'était vraiment déchirant et douloureux de se rendre dans ces endroits si pauvres. Vous passez sur de petits ponts branlants, au milieu de vagues huttes et de cabanes en carton...

On a du mal à croire que ce type de vie est encore répandu en Europe de nos jours.

3. Êtes-vous resté en contact avec des personnes que vous avez rencontrées au cours de vos recherches ?

Oui, je suis toujours en contact avec certaines d'entre elles.

En fait, après avoir écrit [Les saisons de la nuit](#) il y a longtemps, je suis resté en contact pendant cinq ou six ans avec certains des sans abri que j'avais rencontrés. Je ne suis malheureusement plus en contact avec eux aujourd'hui.

Mais je suppose, ou du moins j'espère, qu'un lien perdure à travers les livres, à travers l'impact de ces livres, etc. C'est une manière de rester en contact.

4. Vous semblez avoir beaucoup d'empathie pour vos personnages. En quoi vous sentez-vous proches d'eux et de leur mode de vie ?

Ce qui m'intéresse, je crois, ce sont les recoins anonymes des expériences humaines dont les autres ne parlent pas nécessairement. En tant qu'écrivain, j'aime écrire sur ce dont les autres ne parlent pas, ou n'ont pas envie de parler, ou parfois ne veulent pas entendre parler. Et, sur ces sujets, je pense qu'il faut frapper un grand coup dans l'esprit des autres.

Je crois que c'est un message politique important, et un fait politique important : ce dont nous avons besoin plus que tout en ce moment, c'est d'une bonne dose d'empathie.

5. Y a-t-il d'une certaine manière un lien entre tous vos personnages ou des thèmes communs à tous vos livres ?

Je ne sais pas si c'est à moi de répondre. Un jour, quelqu'un m'a dit que je dessinais des cartes dans tous mes livres à travers les itinéraires de mes personnages, et je n'ai plus pu le faire.

Je ne veux pas être trop conscient de ce qui se passe quand j'écris, mais s'il existe un dénominateur commun à tous mes livres, je suppose qu'il s'agit de l'exil, du fait d'essayer de trouver un foyer et une dignité.

6. Êtes-vous en train de travailler sur un nouveau livre ?

Oui, j'ai écrit le tiers d'un nouveau livre. Je retourne à New York pour ce livre, et je dois aussi aller à Dublin. Je suis en territoire connu, j'ai donc moins de recherches à faire que pour Zoli ou [Danseur](#), mais des recherches quand même. Et je trouve cela amusant, c'est comme d'aller à l'université un certain temps.

Je ne pense pas que l'on écrit sur ce que l'on connaît, personne ne le fait vraiment. Je crois qu'il faut écrire sur ce que l'on ne connaît pas, plutôt que sur ce que l'on connaît déjà.

7. Dans *Le Chant du coyote*, *La Rivière de l'exil* et *Ailleurs, en ce pays*, l'Irlande est toujours décrite d'une façon poétique mais directe et dure. Ce pays est extrêmement présent, à la manière d'un personnage, et semble couler dans vos veines. Qu'est-ce qui vous a fait quitter l'Irlande pour les États-Unis ?

Même quand j'écris sur une poétesse slovaque tzigane qui erre à travers l'Europe ou sur un danseur russe en plein cœur de New York ou encore sur des Afro-américains qui creusent des tunnels à New York, j'écris un roman irlandais.

Je pense que tous mes livres sont des histoires irlandaises, et c'est normal, puisque je suis un écrivain irlandais.

Joyce raconte comment il est resté tellement longtemps hors d'Irlande qu'il pouvait entendre sa voix en toutes choses. J'aime cette notion de se sentir parfois plus profondément chez soi ailleurs.

Beaucoup de gens de ma génération ont quitté l'Irlande, parce qu'ils n'avaient pas de travail. Quand je suis parti, en 1986, la vie était rude à Dublin : beaucoup d'héroïne, 25 % de chômage, ciels gris et économie en crise.

Moi, je suis parti par curiosité, je voulais découvrir le monde et j'ai atterri à Cape Cod. J'ai essayé d'écrire un livre, mais j'ai réalisé que je n'avais rien à dire.

J'ai donc fait un tour des États-Unis à vélo, d'environ 16 000 kilomètres. J'ai appris à écouter les gens et leurs histoires. J'ai eu droit à des histoires formidables, j'ai rencontré des gens délirants, j'ai vécu avec des familles afro-américaines en Caroline du Sud, avec des familles amérindiennes au Nouveau Mexique, j'ai rencontré des hamisch, un homme qui sortait de sept ans de prison pour meurtre...

LETTRE À JIM HARRISON

Lors d'un [festival AMERICA](#) [Salon des littératures et cultures d'Amérique du Nord], Colum McCann avait choisi de rendre hommage au magnifique recueil de Jim Harrison, *Lettres à Essenine*.

Le génie, c'est le talent dans lequel résonnent des échos. Les meilleurs écrivains font vibrer les mots les plus ordinaires comme s'ils étaient prononcés pour la toute première fois. Ils donnent aux expressions les plus insolites le besoin d'être répétées à l'envi. Il est rare, dans une vie, de se plonger dans un livre et de ne plus vouloir en sortir. On pénètre au cœur d'un moment banal et

**“ Les sages, dit-il,
marchent dans le noir,
mais pas à pas. ”**

on en émerge changé à tout jamais. De tels livres abondent sur mes étagères - écrits par Berger, Ondaatje, Marquez, DeLillo, Carey, Erdich, Heaney – mais l'un de mes préférés, celui auquel je reviens sans cesse, quel que soit l'endroit où mes voyages me mènent, c'est *Lettres à Essenine*, le poème admirablement cadencé de Jim Harrison, écrit il y a bien longtemps, en 1973. C'est une lettre de suicide, un message envoyé d'un continent à l'autre, un regard sur la vie littéraire, un appel au secours, un cri exigeant de l'air, de la cocaïne, de l'espace, la bouteille. L'alcool suinte des pores des trente et une pages où, chaque jour, pendant un mois, Harrison s'adresse au grand poète russe, Sergei Essenine, et l'interroge sur son « attrait pour la corde ».

Harrison a une trentaine d'années lorsqu'il écrit ce poème. Il envisage personnellement la possibilité du « nœud clair et distinct » mais découvre que les beautés de la vie quotidienne affaiblissent son courage suicidaire. Il regarde sa fille aînée, Anna, jeter du grain vers les chevaux dans les prés, pourtant situés très loin d'elle. Il voit, pendue au bouton de porte de sa chambre, la robe rouge de sa benjamine, alors âgée d'un an. Il recule et s'éloigne du bord du gouffre.

« Les sages, dit-il, marchent dans le noir, mais pas à pas. »

Harrison n'a jamais avancé un pas après l'autre, mais il n'en est pas moins sage. Je pourrais aisément choisir un de ses livres au hasard pour ma « bibliothèque idéale » ou pour ma bibliothèque éternelle. Le fait est que j'irais au bout du monde pour un livre de Jim Harrison, quel qu'il soit, et je suis ravi que les lecteurs et les critiques français l'aient adopté. À la fin des Lettres à Essénine, heureusement pour nous, Harrison décide de vivre ; il choisit la lumière, il choisit le feu : « Ce n'est pas arrivé comme le buisson ardent ou une colonne de lumière, écrit-il, mais j'ai décidé de rester. »

Lettre aux libraires

Le 13 mars 2009

Cher Ami, Libraire, Journaliste, Lecteur,

Laissez-moi vous avouer que j'ai le vertige, et drôlement. Je flageole en altitude, j'ai des palpitations, les mains moites, les genoux qui tremblent. Vous ne me trouverez jamais au bord d'une falaise, d'un toit, rien de tout cela. J'ai déjà assez mal à me pencher sur mes phrases !

Se faufilant en 1974 jusqu'au sommet du World Trade Centre, Philippe Petit a tendu un câble entre les deux tours, à plus de quatre cents mètres du sol. Il a ouvert une brèche un matin d'août en parcourant plusieurs fois son fil d'une extrémité à l'autre. Il s'est agenouillé, allongé, et il a même réussi à courir dessus. S'arrogeant un moment de beauté, il s'est élevé dans l'Histoire. Lorsqu'on tombe, on ne s'arrête pas entre deux étages.

J'avais envie depuis des lustres d'écrire un roman autour de cet événement. Suivre les traces de l'artiste funambule, mais aussi me mettre à la place des spectateurs, me fondre dans le New York de l'époque, respirer l'air de ce temps-là. L'un des bonheurs de l'écrivain est d'apprendre à s'immiscer dans un corps, une géographie, même une culture qui ne sont pas les siens. Capturer une parcelle de réalité et lui insuffler une vie nouvelle. Créer l'orage dans l'immobilité, faire respirer le silence, aiguïser la beauté, ou la violence, ou les deux, de sorte que, des années plus tard, des inconnus pourront à leur tour se glisser dans le passé, et en percevoir les tumultes.

C'est le privilège de la fiction, le privilège de l'écrivain et, espérons-le, celui du lecteur. Nous prenons *vie* dans un espace qui n'est pas le nôtre. Changeons de peau le temps d'une aventure. Et ceux qui, comme moi, souffrent de vertige arrivent à s'en débarrasser. Que ce soit le vertige du chagrin, de la mémoire, ou le

vertige tout court - la peur de chuter d'une tour, concrète ou imaginaire. En d'autres termes, ce qui s'écroule peut se redresser. Je crois à la possibilité de l'espoir. Pourquoi pas ? L'excellence est toujours rare, audacieuse, difficile.

J'ai la chance extraordinaire de vivre de ma plume. C'en est une aussi que vous, libraires, journalistes et lecteurs soyez là pour transmettre mes livres, mes mots et mes images à des mains que je ne connais pas. Car un livre passe, il circule. Le monde tourne et nous tournons avec lui.

Je vous remercie sincèrement pour l'attention que vous voudrez bien accorder à celui-ci - que vous mettrez peut-être dans les mains d'un autre.

Et je vous salue bien (certes ni d'une falaise, ni du bord du toit...).

Mes sentiments les plus sincères.

Colum McCann

Et que le vaste monde poursuive sa course folle

Colum McCANN

Traduit par Jean-Luc PININGRE

Août 2009

22 € - 448 p.

Dans le New York des années 1970, un roman polyphonique aux subtiles résonances contemporaines, une oeuvre vertigineuse.

Présentation | Le livre dans la presse

« Je me fais beaucoup de souci pour Colum McCann : que pourra-t-il bien faire après un roman aussi extraordinaire, une oeuvre aussi fracassante, une symphonie aussi déchirante ? Jamais un écrivain n'est allé aussi haut ; jamais un auteur n'a plongé aussi profondément dans le coeur de New York. »

Frank McCourt

« Colum McCann, un artiste téméraire au grand coeur, un poète de chaque instant. »

Peter Carey

« Avec comme fil conducteur l'époustouflante traversée qu'effectua Philippe Petit entre les tours inachevées du World Trade Center en 1974, Colum McCann nous offre le vertigineux panorama d'un New York en pleine ébullition : dames patronnesses de Park Avenue, junkies du Bronx, magistrats de Center Street, artistes branchés et tagueurs de métros, curés des rues, flics fatigués, prostituées épuisées, mères pleurant une guerre en Asie tout juste terminée ; un chœur magistral de voix liées par la plus éphémère vision de ce point dans le ciel, cet homme, cent dix étages plus haut, marchant sur leur tête. »

Richard Price

« Ecriture haletante, phrases télégraphiques, un verbe, pas de verbe, peu importe, il faut à l'écrivain irlandais décrire l'effervescence, le souffle du monde, les pensées qui zigzaguent et se fondent dans l'instant. McCann excelle dans l'exubérance, dans la bousculade verbale. »

Yves Simon, Paris-Match

« Dans ses livres précédents, (*Les Saisons de la nuit, Danseur, Zoli*), comme dans ce nouveau récit, une rue, un regard, une attitude permettent à Colum McCann d'imaginer un monde à mille lieues du sien, et dans lequel, pourtant il déambule avec aisance. Et sa manière de réinventer des vies, de les relier entre elles, de nous perdre pour mieux nous rattrapper, n'en finit pas de nous impressionner. »
Pascale Frey, Elle

« Colum McCann est autant acrobate que ventriloque: pour rendre le monologue d'une prostituée, il semble écrire comme Hubert Selby Jr. Mais quand il croque les dames de Park Avenue, c'est en enfilant le complet blanc de Tom Wolf. »
Marc Lambron, *Le Point*

« [...] comme toujours avec McCann, l'essentiel est là. Cette aisance à montrer l'humain dans son combat quotidien avec la réalité. cette empathie pour les plus fragiles, les moins glorieux! [...] On se perd un peu dans ce tourbillon de vies reliées entre elle par la souffrance et la perte. Mais c'est peut-être le but de la manoeuvre. Décrire une ville, New York, dans son effervescence, ses moindres frémissements. Et une époque, les années 70, où malgré la guerre en Asie, la fin de l'ère hippie, un homme pouvait encore se prendre pour un oiseau sur un fil tendu entre deux tours sans risquer plus qu'une peine symbolique. »
Bruno Corty, *Le Figaro littéraire*

« Colum McCann excelle à décrire finement la naissance de l'amour comme l'approche de la fin, la manière intime de bercer son deuil ou de se réfugier dans la mémoire de l'enfance. A tel point qu'il parvient à réveiller chez le lecteur ses propres souvenirs enfouis, à décrire exactement ses propres impressions encore informulées. Un roman qui, par son souffle métaphysique et sa sagesse, donne le vertige. Tout simplement. »
David Fontaine, *Le Canard enchaîné*

« Le dernier roman de Colum McCann est un immense creuset pour les voix éperdues de personnages en quête d'amour et de paix. Un requiem polyphonique pour une ville qui change, un cri d'alarme presque désespéré, un élan de tendresse acharné. »
Hugo Pradelle, *La Quinzaine littéraire*

« *Et que le vaste monde poursuive sa course folle* est un roman hyperconstruit et documenté, une mécanique de précision dont on ne voit pas les rouages masqués par les coups de chaleur et de coeur halluciné. Colum McCann se sert de petites histoires pour raconter la grande. Le vaste monde surgit de l'intime, des détails des fenêtres ou des portes que l'on entrouvre pour aspirer la lumière et les sons de la cité électrique. »
Philippe Chevilley, *Les Echos*

« Jamais l'auteur de *Danseur* n'a été aussi poignant que dans ce livre-là, aussi fraternel, aussi virtuose dans l'art de raconter des histoires. On les découvre le coeur battant, en compagnie d'un écrivain qui pratique la littérature comme une quête spirituelle. »
Lire - Meilleur livre de l'année

« S'il ne fallait retenir qu'une seule phrase de ce roman éblouissant, ce serait celle-ci, qui en est la clé : "Pas à pas, nous trébuchons dans le silence, à petits bruits, nous trouvons chez les autres de quoi poursuivre nos vies, et c'est presque assez". »

André Clavel, *Le Temps* (Suisse)

« Comme un photographe, McCann invite le lecteur dans son roman. Il lui glisse des indications très précises, l'emporte dans son écriture chaleureuse et prenante puis le laisse libre de faire son chemin. N'est-ce pas là la littérature? »

Lucie Cauwe, *Le Soir* (Belgique)

« Ce roman se reçoit comme un instantané qui saisiserait autant de tranches de vie comme pour cristalliser l'ampleur du combat que l'homme est amené à livrer quotidiennement dans sa lutte avec l'ange. Bien que le choc de la déflagration se ressente à chaque page, McCann rappelle que si la douleur n'est pas vaine, c'est précisément parce qu'elle révèle à elle-même une humanité qui semblait s'ignorer. »

Benoît Legemble, *Le Matricule des Anges*

« *Et que la vaste monde poursuive sa course folle* n'anticipe pas seulement le New York post-11/09/2001, il compose un âpre et fabuleux roman choral au-dessus duquel danse une note aiguë: le geste d'un funambul au sommet des Twins. Ou la figure de l'infatigable espérance. »

Philippe Nassif, *Glamour*

« Généreux, complexe, passionné, prophétique, ce grand roman new-yorkais fait résonner des fracas de vies et apparaît comme un des tours de force de la rentrée étrangère. »

Isabelle Falconnier, *L'Hebdo* (Suisse)

Colum McCann est le lauréat 2009 du NATIONAL BOOK AWARD, le plus grand prix littéraire américain

http://www.nationalbook.org/nba2009_f_mccann.html

Lire l'article du Figaro :

<http://www.lefigaro.fr/livres/2009/11/20/03005-20091120ARTFIG00406-colum-mccann-laureat-du-national-book-award-.php>

Lire l'article du New York Times :

<http://www.nytimes.com/2009/11/19/books/19awards.html>

Septembre 2009 : Colum McCann est le lauréat du **Prix littéraire du Festival Américain de Deauville.**

<http://www.festival-deauville.com/VF/html/dedicaces.html>

Télévision

23 octobre - FRANCE 3

17h05 : Un livre, un jour

http://programmes.france3.fr/un-livre-un-jour/index-fr.php?page=accueil&id_article=1346

24 septembre – FRANCE 5

20h35 : La Grande Librairie

Rediffusion le dimanche 27 septembre à 8h55

http://www.france5.fr/la-grande-librairie/index.php?page=article&numsite=1403&id_rubrique=1406&id_article=12875

22 septembre – ARTE

19h30 : Arte Culture/Le magazine de la culture

<http://www.arte.tv/fr/Echappees-culturelles/ARTE-culture/2856152.html>

Radio

20 septembre – RTL

Les livres ont la parole

<http://www.rtl.fr/fiche/5928422253/et-que-le-vaste-monde-poursuive-sa-course-folle-de-colum-mccann.html>

Presse

« Colum McCann, 44 ans, est à mes yeux l'un des futurs monstres sacrés de la littérature mondiale. Il a publié deux romans à succès, *Danseur* et *Zoli*, mais surtout un ouvrage culte qui ausculte comme nul autre les entrailles de New York et jongle avec les métaphores, des tunnels aux gratte-ciel, *Les saisons de la nuit*. Son nouveau roman, *Et que le vaste monde poursuive sa course folle*, peut se lire comme le prolongement des *Saisons de la nuit*, le deuxième volume de sa mise à nu de l'âme de la plus grande cité de l'univers. [...] À partir de l'exploit réalisé en 1974 par le funambule Philippe Petit (danser sur un fil d'acier entre les deux tours du World Trade Center, à quatre cent mètres de hauteur, en toute illégalité), Colum McCann entrelace le destin de personnages qui n'ont rien en commun et dont la vie bascule au cœur d'une mégalopole qui dévore ceux qui viennent y chercher refuge. Ses personnages sont des marginaux. Des déclassés. Ces sont les clodos du métro, les Noirs dans l'Amérique blanche, les junkies défoncés à l'acide et au speed, les curés à la foi chancelante, les ados bousillés par la rue, les prostituées lessivées... Ceux qui, chaque fois qu'une jolie branche pousse sur leur arbre, voient le vent venir la briser. L'humanité dans ce qu'elle a de pire. La lie de la lie. Mais McCann parvient, dans une langue superbe, à introduire la beauté là où gisent la violence, le crime, l'abomination. On referme ce livre subjugué. Et l'on se rend compte à quel point la littérature, lorsqu'elle est portée à ce degré d'incandescence, permet d'élargir notre horizon, de lutter contre nos préjugés. »

François Busnel, *Lire*

« L'imagination du romancier ne tient qu'à un fil. Colum McCann est un funambule. Comme Philippe Petit qui donne l'impression de se promener dans les airs, l'auteur de *Et que le vaste monde poursuive sa course folle*, marche en équilibre d'une histoire à l'autre. A New York des personnages qui subissent le joug de la destinée et atteignent leur point de non-retour alors que la silhouette d'un extraterrestre défie la mort entre les Twin Towers. »

Jean-Claude Lamy, *Le Midi Libre* (Juré du Prix littéraire du Festival du Cinéma Américain de Deauville)

« Ecriture haletante, phrases télégraphiques, un verbe, pas de verbe, peu importe, il faut à l'écrivain irlandais décrire l'effervescence, le souffle du monde, les pensées qui zigzaguent et se fondent dans l'instant. McCann excelle dans l'exubérance, dans la bousculade verbale. »

Yves Simon, *Paris-Match*

« Dans ses livres précédents, (*Les Saisons de la nuit, Danseur, Zoli*), comme dans ce nouveau récit, une rue, un regard, une attitude permettent à Colum McCann d'imaginer un monde à mille lieues du sien, et dans lequel, pourtant, il déambule avec aisance. Et sa manière de réinventer des vies, de les relier entre elles, de nous perdre pour mieux nous rattraper, n'en finit pas de nous impressionner. »

Pascale Frey, *Elle*

« [...] comme toujours avec McCann, l'essentiel est là. Cette aisance à montrer l'humain dans son combat quotidien avec la réalité. Cette empathie pour les plus fragiles, les moins glorieux. [...] On se perd un peu dans ce tourbillon de vies reliées entre elle par la souffrance et la perte. Mais c'est peut-être le but de la manœuvre. Décrire une ville, New York, dans son effervescence, ses moindres frémissements. Et une époque, les années 70, où malgré la guerre en Asie, la fin de l'ère hippie, un homme pouvait encore se prendre pour un oiseau sur un fil tendu entre deux tours sans risquer plus qu'une peine symbolique. »

Bruno Corty, *Le Figaro littéraire*

Lire l'article

<http://www.lefigaro.fr/livres/2009/08/20/03005-20090820ARTFIG00309-comme-un-oiseau-sur-un-fil-.php>

« Ce roman se reçoit comme un instantané qui saisirait autant de tranches de vie comme pour cristalliser l'ampleur du combat que l'homme est amené à livrer quotidiennement dans sa lutte avec l'ange. Bien que le choc de la déflagration se ressente à chaque page, McCann rappelle que si la douleur n'est pas vaine, c'est précisément parce qu'elle révèle à elle-même une humanité qui semblait s'ignorer. »

Benoît Legemble, *Le Matricule des Anges*

Colum McCann sur le fil

A 44 ans, cet Irlandais baroudeur installé à New York livre son septième roman: une fiction magistrale sur la fragilité de notre monde. Rencontre avec un écrivain engagé.

Entretien réalisé par **André Clavel** pour *L'Express* du 20 août 2009

Lire la suite de l'entretien

<http://livres.lexpress.fr/entretien.asp/idC=15204/idR=5/idG=4?XTOR=EPR-342>

Colum McCann, le prêtre qui se fit funambule

Colum McCann, écrivain new-yorkais d'origine irlandaise, publie un roman sur l'avant-11 septembre, avec pour personnage principal un prêtre-ouvrier.

Entretien réalisé par **Marie Chaudey** pour *La Vie* du 06 août 2009

Lire l'entretien

<http://www.lavie.fr/l-hebdo/une/article/1447-colum-mccann-le-pretre-qui-se-fit-funambule/retour/11/hash/47dbcf56bb.html>

Fils de famille

Colum McCann raconte la journée de deux frères irlandais dans le Bronx de 1974, quand le World Trade Center était aux pieds d'un funambule.

Lire l'article

<http://www.liberation.fr/livres/0101588535-fil-de-famille>

« Colum McCann est autant acrobate que ventriloque: pour rendre le monologue d'une prostituée, il semble écrire comme Hubert Selby Jr. Mais quand il croque les dames de Park Avenue, c'est en enfilant le complet blanc de Tom Wolf. »

Marc Lambron, *Le Point*

Lire l'article

<http://www.lepoint.fr/actualites-litterature/2009-08-31/roman-mccann-sur-le-fil/1038/0/371958>

Quand McCann danse avec le 11/09

« Comme un photographe, McCann invite le lecteur dans son roman. Il lui glisse des indications très précises, l'emporte dans son écriture chaleureuse et prenante puis le laisse libre de faire son chemin. N'est-ce pas là la littérature ? »

Lucie Cauwe, *Le Soir (Belgique)*

Lire l'entretien

http://archives.lesoir.be/quand-colum-mccann-danse-avec-le-11-09-%AB-mon-roman_t-20090828-00PN2H.html?query=colum+mccann&firstHit=0&by=10&sort=datedesc&when=-1&queryor=colum+mccann&pos=0&all=363&nav=1

« *Et que le vaste monde poursuive sa course folle* est un roman hyperconstruit et documenté, une mécanique de précision dont on ne voit pas les rouages masqués par les coups de chaleur et de coeur halluciné. Colum McCann se sert de petites histoires pour raconter la grande. Le vaste monde surgit de l'intime, des détails des fenêtres ou des portes que l'on entrouvre pour aspirer la lumière et les sons de la cité électrique. »

Philippe Chevilly, *Les Echos*

« Généreux, complexe, passionné, prophétique, ce grand roman new-yorkais fait résonner des fracas de vies et apparaît comme un des tours de force de la rentrée étrangère. »

Isabelle Falconnier, *L'Hebdo* (Suisse)

New York retient son souffle avec McCann

L'écrivain irlandais Colum McCann signe un roman vertigineux sur la ville des années 1970.

Yasmine Youssi, *La Tribune*

Lire l'article

<http://www.latribune.fr/loisirs/livres-bd/20090831trib000416406/le-roman-du-new-york-des-annees-1970-selon-colum-mccann.html>

« *Et que le vaste monde poursuive sa course folle* n'anticipe pas seulement le New York post-

11/09/2001, il compose un âpre et fabuleux roman choral au-dessus duquel danse une note aiguë : la geste d'un funambule au sommet des Twins. Ou la figure de l'infatigable espérance. »
Philippe Nassif, *Glamour*

Colum McCann sur le fil

L'écrivain irlandais est de retour avec «Et que le vaste monde poursuive sa course folle», une fresque ambitieuse mettant en scène des destins tragiques dans le New York des années 70. Rencontre.

Entretien réalisé par **Nicolas Ungemuth** pour *Le Figaro Magazine* du 4 septembre

Lire l'entretien

<http://www.lefigaro.fr/lefigaromagazine/2009/09/05/01006-20090905ARTFIG00002--sur-le-fil-.php>

« S'il ne fallait retenir qu'une seule phrase de ce roman éblouissant, ce serait celle-ci, qui en est la clé : « Pas à pas, nous trébuchons dans le silence, à petits bruits, nous trouvons chez les autres de quoi poursuivre nos vies, et c'est presque assez. »

André Clavel, *Le Temps* (Suisse)

Lire l'article

http://www.letemps.ch/Page/Uuid/45bce588-9993-11de-bf66-506975c5b3b5/Au-dessus_du_vide

« Colum McCann excelle à décrire finement la naissance de l'amour comme l'approche de la fin, la manière intime de bercer son deuil ou de se réfugier dans la mémoire de l'enfance. A tel point qu'il parvient à réveiller chez le lecteur ses propres souvenirs enfouis, à décrire exactement ses propres impressions encore informulées. Un roman qui, par son souffle métaphysique et sa sagesse, donne le vertige. Tout simplement. »

David Fontaine, *Le Canard enchaîné*

McCann, funambule virtuose

L'Irlandais danse au-dessus de la mêlée humaine pour mieux la toucher.

Lire l'article

<http://www.24heures.ch/loisirs/livres/mccann-funambule-virtuose-2009-09-02>

« Le dernier roman de Colum McCann est un immense creuset pour les voix éperdues de personnages en quête d'amour et de paix. Un requiem polyphonique pour une ville qui change, un cri d'alarme presque désespéré, un élan de tendresse acharné. »

Hugo Pradelle, *La Quinzaine littéraire*

« Lisez *Et que le vaste monde poursuive sa course folle* et vous verrez des personnages en trois dimensions se découper hors des pages. »

Florence Noiville, *Le Monde*

« C'est un portrait sensible des Etats-Unis, qui montre toute la fragilité et les contradictions d'une société en pleine effervescence, riche de sa diversité. »

Marie-Cécile Bérenger, *La Provence*

Lire l'article

<http://www.laprovence.com/articles/2009/09/06/904062-France.php>

Un funambule, deux tours, des témoins

Colum McCann célèbre New York en un chant polyphonique de haute tenue.

Entretien réalisé par **Geneviève Simon** pour *La libre Belgique* du 21 septembre 2009

<http://www.lalibre.be/culture/livres/article/530268/un-funambule-deux-tours-des-temoins.html>



Le site officiel en anglais de Colum McCann

Son actualité internationale, des interviews et des articles sur ses ouvrages parus dans de nombreux journaux et magazines de langue anglaise, les références de ses ouvrages en langue anglaise pour ceux qui souhaiteraient aussi les lire et d'autres surprises...

> www.colummccann.com



Rencontre de deux Inrocktuptible[s] : Jim Harrison vs Colum McCann

La rencontre date quelque peu [1998] mais comment ne pas céder au plaisir de relire l'entretien entre deux auteurs dont la stature en littérature force nécessairement le respect ? Organisée à l'initiative des Inrocks, la rencontre autour d'un verre ne surprendra pas. On sait à quel point Jim Harrison aime la gastronomie et les vins français, et les livres de l'irlandais Colum McCann sont à ce point vissés au corps du réel qu'ils révèlent le fort caractère de leur auteur. Les deux hommes s'appréciaient et à cette occasion, ils se sont reconnus : « Un peu intimidé et très excité à l'idée de rencontrer l'un de ceux qui ne lui ont pas laissé le choix, devenir écrivain sinon quoi ?, Colum McCann s'inquiète immédiatement de savoir si, dans ce bar d'hôtel, on sert quelque chose... à boire. Harrison se lève, laisse échapper quelques bribes de sa voix gutturale et s'excuse quelques instants. Il redescend de sa chambre en compagnie d'une bouteille de volnay "un bon vin d'après-midi", laisse d'abord McCann tenter de la déboucher, puis se reprend, la reprend, limite professoral. Le bouchon saute, la discussion peut commencer. »

> www.lesinrocks.com



Le CCI

Le site du Centre culturel irlandais dont le programme culturel est riche en événements tout au long de l'année au point d'avoir souhaité mettre à l'honneur Colum McCann en organisant une conférence sur son dernier ouvrage, *Zoli*.

> www.centreculturelirlandais.com



Fnasat-Gens du voyages

Le site de la Fédération nationale des associations solidaires d'action avec les Tsiganes et les Gens du voyage : la liste des centres de documentation présents dans toute la France, toute l'actualité culturelle [livres, musique, danse] et un très bel agenda qui constituent autant d'invitations au voyage que de belles perspectives de rencontres....

> www.fnasat.asso.fr



Le blog des livres

Des romans, tous neufs, des critiques, des infos et une chronique sur Zoli, qui a su jouer de poésie pour en rendre toute l'émotion et ainsi toucher ses lecteurs. Une belle occasion de découvrir cette petite revue de blog qui se fait progressivement un nom....

> www.leblogdeslivres.com

Colum McCann, l'Irlandais qui raconte l'histoire des Tziganes

Par Hubert Artus | Rue89 | 22/09/2007 | 18H09

Ancien journaliste, Colum McCann fait partie de ces romanciers dont les romans sont des greffes entre le réel et sa symbolique, entre le temps réel et l'espace-temps. Quelques années après [Rudolf Nourév](#) (dans « Danseur »), l'Irlandais poursuit sa quête de personnages voyageurs, résistants, libres et artistes. « Zoli » porte sur la culture tzigane autant que sur l'Occident. Celui qui, devant les migrants, dresse des murs ou des miradors.

Joseph O'Connor, [interviewé](#) dans ce blog, et Colum McCann se connaissent et s'apprécient. Les deux sont Irlandais, de même génération. Dans leur dernier roman, tous deux allient réalisme, épopée, destinée, souffle temporel. Si « Zoli » n'est pas le tout meilleur roman de McCann (« Le Chant du coyote » ou « Ailleurs en ce pays » lui sont supérieurs), nous l'avons apprécié : l'Irlandais y poursuit sa radiographie du XXe siècle à travers une destinée particulière.

Avant chaque livre, une longue enquête

Avant de devenir un romancier, puis un écrivain reconnu, Colum McCann a travaillé dans la presse de son pays, durant les années 80. Il s'est ensuite embarqué pour un tour des Etats-Unis à bicyclette qui va durer deux ans. C'est de cette expérience sur les pas de Kerouac que naîtra « La Rivière de l'exil », son premier livre, avec lequel il remporte plusieurs prix littéraires prestigieux. C'est de cette aventure que naîtra sa démarche, toujours à l'oeuvre depuis : qu'il écrive sur le métro et les sans-abris new-yorkais, sur la guerre civile irlandaise, sur Nourév ou comme ici sur une poétesse tzigane, McCann passe des années à enquêter avant de romancer.

Quand il s'est lancé dans « Danseur », McCann n'avait jamais vu un ballet de sa vie... Quand on lui raconte l'histoire de la poétesse polono-tzigane Papuza, il ne connaissait quasi rien de l'histoire d'un peuple qui compte entre 12 et 14 millions d'individus. Sinon que ce « peuple », et son « enquête » allait le lui confirmer, est condamné à se sédentariser quand il veut voyager, et à fuir quand il veut se sédentariser.

Une épopée en Europe, des années 30 à 2003

S'inspirant de l'histoire de ladite Papuza, l'Irlandais a donc créé le personnage de Zoli et, à travers elle, a bâti une épopée dans l'Europe du nazisme, du communisme et de la mondialisation. Une balade géopolitique et humaine entre Tchécoslovaquie, Italie, France et Autriche, en passant par l'Angleterre. Des années 30 à 2003.

C'est d'ailleurs en 2003 que débute ce livre à la chronologie est morcelée. En 2003, un journaliste arrive en Slovaquie, et pénètre dans un camp de gitans. Il veut lui aussi enquêter sur Zoli et sur l'âme gitane. C'est ensuite qu'on s'enfonce. Zoli est une femme qui a du fuir.

Entre autres raisons, parce qu'elle a trahi son peuple en laissant publier ses propres textes. Or, la loi des Tziganes est ici inflexible : rien de la culture rom ne doit être figé sur le papier. La poétesse est bannie. C'est ce destin, cette fuite à cause de l'écrit, qui a peut-être intéressé le journaliste McCann et le romancier. (*Voir la vidéo.*)

» Zoli », c'est un voyage dans l'Europe en mutation. Un continent qui cherche son identité, entre Yalta et Schengen, entre la guerre froide et la mondialisation libérale. Juste après le reporter américain suscité, le lecteur découvre rapidement Zoli. Dans la Tchécoslovaquie des années 30.

On entre dans le roman par une scène somme toute horrible. Dans les montagnes des Carpates, la petite Zoli, 6 ans, survit miraculeusement à l'anéantissement de sa famille et de son campement par une horde de Hlinkas, un parti populaire slovaque » fasciste clérical » :

» Les Hlinkas les avaient rassemblés sur la glace, ils avaient allumé leurs feux tout autour sur la rive, ils braquaient leurs fusils pour qu'ils ne s'échappent pas.

« Lorsqu'il a commencé à faire moins froid, dans l'après-midi, les roulottes, bien obligées, se sont déplacées vers le milieu du lac. Mais la glace a fini par craquer, les roues se sont enfoncées et tout a coulé en même temps, les harpes et les chevaux. »

De ce carnage, seule Zoli et son grand-père survivent. Ce drame préfigure, bien sûr, les génocides perpétrés sur les Roms par les nazis et par les dictatures communistes à venir. Formée par son grand-père marxiste, Zoli va devenir une affranchie : elle lit, écrit, compose, devient graphomane. Elle va à l'école, et a accès aux livres. Après la guerre, elle devient une égérie du communisme, le symbole de la participation des Tziganes à l'édification d'une » société sans classe » . Mais le régime totalitaire veut à tout prix les mettre au pas : les roulottes sont brûlées, les familles parquées dans des HLM.

Un traducteur anglais, un poète communiste, un contrebandier italien...

Arrivent alors, sur plusieurs époques qui forment l'espace-temps du roman, des personnages primordiaux. Et une dimension voyageuse. Zoli va rencontrer un traducteur anglais, Stephen Swann (McCann est un romancier joueur...). L'homme, fortement épris, la poussera à une trahison (voir plus haut) qui forcera la femme, à présent répudiée, à fuir. On verra également le

poète communiste Stransky, puis un contrebandier italien, puis une certaine Francesca à qui, aussi, est destiné le récit que nous lisons.

Ce que nous lisons ici, c'est un destin individuel, celui de Zoli. Celui d'un peuple dont un récit transcrit l'histoire. C'est un « récit de classe » : une militante de la cause tzigane qui, pour défendre les valeurs, est condamnée à l'errance. Dans une Europe dont les systèmes politiques tolèrent de moins en moins les citoyens migrants. On perçoit les clins d'oeils d'un McCann, lui aussi immigré (il vit à New York depuis pas mal d'années, ayant quitté une Irlande qu'il trouve vulgaire et violente).

L'Irlandais n'oublie pas que l'Occident troque les droits de l'homme et la liberté de circuler pour les reconduites forcées à la frontière ; McCann sait que, parfois, en Europe, soixante ans après, des policiers viennent chercher des enfants à l'école. Ecrire, en 2007, un roman sur une population intrinsèquement pourchassée et voyageuse, ce n'est pas seulement un geste littéraire et un hommage. La littérature ne saurait être innocente. (*Voir la vidéo.*)

Avec *Zoli*, McCann greffe donc, à nouveau, une fiction sur une réalité : celle du peuple tzigane, dont il ressuscite l'une des figures les plus légendaires. Pour lui donner une vie littéraire, et un crédit temporel, McCann a ici recours à ce que seul un écrivain peut faire : rassembler plusieurs époques dans un même espace littéraire. Certaines parties de « Zoli » sont narrées à la première personne, d'autres à la troisième. Chacune par des personnages distincts. Mais, qu'elles se situent dans la Tchécoslovaquie de 1939, la Slovaquie de 2003, l'Angleterre ou l'Autriche des années 50, toutes ces parties sont narrées au présent.

Ca n'a l'air de rien, mais si certains passages manquent parfois d'épaisseur, c'est ainsi que la figure invoquée (Zoli) est ressuscitée, crédible, existante et poétique. Et c'est aussi par ce moyen que McCann, journaliste devenu romancier, se situe dans son action et colle aux personnages. L'Irlandais est un écrivain qui ne fonctionne qu'à l'empathie. Chez lui, pas de jugement : écrivant au présent et au passé composé, il ne révèle que les faits. N'idéalise ni ne diabolise rien. C'est ainsi que « Zoli » dépasse le simple hommage, et évite l'écueil de la compassion. « Zoli » est un livre actif. (*Voir la vidéo**)

► **Zoli** de Colum McCann - traduit par J.-L. Piningre - éd. Belfond - 336p., 21€.

Entretien réalisé à l'Institut irlandais, à Paris, en septembre 2007. Les propos de Colum McCann étaient traduits par Alice Saint-Guilhem.

<http://www.rue89.com/cabinet-de-lecture/colum-mccann-lirlandais-qui-raconte-lhistoire-des-tziganes>

"Wild a heart" - décembre 1998

**Extrait d'un entretien
entre Jim Harrison et Colum Mc Cann
paru dans Les Inrockuptibles**



Question du journaliste (Sylvain Bourmeau) :

Outre l'humanité dont vous parliez tous les deux, ce qu'il y a de commun entre les grandes villes et la campagne, c'est aussi le côté "sauvage" qui ressort dans vos deux livres.

JIM HARRISON. -

Le côté sauvage est très important, il faut comprendre ce que Thoreau appelait "la grammaire du sauvage".

COLUM MC CANN -

Ce que tu exprimes par exemple dans **Théorie et Pratique des rivières**, avec cette idée de vivre sa vie déguisé en ruisseau.

JIM HARRISON. -

C'est simplement la conséquence logique de la manière dont le vieux Northridge, dans *La route du retour*, conçoit la vie, comme un continuum. Dans certaines régions de l'Inde, on avait l'habitude d'attacher les fous aux arbres en bordure des fleuves. L'idée était qu'ils guérissent grâce aux mouvements et aux sons du fleuve.

COLUM MC CANN -

Ca rejoint ce que dit l'un des personnages de *La Route du Retour* : on ne met jamais deux fois les pieds dans la même rivière.

JIM HARRISON -

C'est ça. Ce matin, une femme me faisait remarquer que je n'étais pas très ambitieux. C'est vrai. Je ne le suis pas. Littérairement, je ne l'ai jamais été parce que je sais depuis déjà longtemps que des choses comme l'ambition sont de véritables barrages sur la rivière de ma vie. Ce sont des choses qui t'arrêtent, qui t'embrouillent, te rendent odieux, détestable.

COLUM MC CANN -

Combien de lecteurs as-tu fait pleurer avec ta *Route du Retour* ? Parce que moi, à la fin...

JIM HARRISON -

Oh, un bon paquet, il faut dire que c'est un peu l'effet recherché -rires-...

COLUM MC CANN -

C'est vrai, c'est bien ça l'idée : briser les cœurs... Mais comment comptes-tu t'en tirer avec tous ces cœurs brisés, comment en répondre ?

JIM HARRISON -

Qu'ils aillent se faire voir. C'est entièrement de leur faute !

COLUM MC CANN -

il faut un sacré courage et une grande force pour écrire des choses aussi sentimentales sans être bêtement sentimental !

JIM HARRISON -

C'est un grand débat que j'ai avec mon ami Thomas Mc Guane. Moi, je pense qu'on peut être sentimental sans tomber dans le sentimentalisme, que les romans ont besoin de ces émotions humaines. Sans les sentiments, on est juste des morceaux de barbaque sur le plancher. Les vrais sentiments sont aussi présents que nos os. Des tas de gens ont dit que Dostoïevski était trop sentimental. Oui, il est sentimental.

COLUM MC CANN. -

Il faut savoir vivre les choses en grand : la grande violence, le grand amour.

(...)

JIM HARRISON -

Il y a des personnages dont on ne peut pas sortir. C'est le problème de la voix quand on écrit un roman : il faut trouver la voix, entrer dedans, mais comment fait-on pour en sortir ?

COLUM MC CANN-

Comment se défait-on d'un personnage comme Dalva ? Comment as-tu vécu sa mort ?

JIM HARRISON -

Il m'est arrivé une chose très étrange. Il y a, autour de la frontière mexicaine, un oiseau très rare. Tellement rare que je connais un type qui vit dehors depuis trente ans et qui n'en a jamais vu un seul. Au moment où j'en ai eu fini avec Dalva, j'ai été attiré par un mouvement à l'extérieur, j'ai regardé par la fenêtre de mon bureau de la Hard Luck Grange, et je l'ai vu : une femelle parée de toutes ses couleurs incroyables.

Et que le vaste monde poursuive sa course folle de Colum McCann

lundi 23 novembre 2009, par [Marisa Corbin](#)



©e-litterature.net

Il faut parfois monter assez haut pour voir ce que le passé fait du présent. [1]

Né à Dublin en 1965, Colum McCann vit à New York. Considéré comme l'un des auteurs les plus prometteurs de sa génération, il signe ici son cinquième roman.

Le titre de ce roman est un vers tiré du très beau poème d'Alfred Tennyson (1809-1892), intitulé *Locksley Hall* : « *Let the great world spin for ever down the ringing grooves of change* » traduit par « *Et que le vaste monde poursuive sa course folle vers d'infinis changements* ».

Sur la couverture du livre, la photographie d'un funambule, silhouette noire arpentant le ciel, point de départ du nouveau roman de Colum McCann. Le titre en lettres rouges rappelle, tel un calligramme, les marches d'un escalier.

Prologue. New York, le 7 août 1974 au matin. A l'insu des autorités, le funambule français Philippe Petit accomplit l'exploit de marcher sur un câble d'acier tendu entre les deux tours du World Trade Center, à plus de 400 mètres du sol. Cette apparition d'une beauté sublime et surnaturelle captive plusieurs centaines de New Yorkais, témoins du « *crime artistique du siècle* ». [2]

« *Certains pensèrent à une illusion d'optique, une ombre mal placée, un effet d'atmosphère. (...) A l'extrême limite du toit, la silhouette se détachait sur la grisaille du matin. Sans doute un laveur de vitres. Un ouvrier du bâtiment. Ou un suicidaire.* » [3] Dans la rue, les regards se fixent sur ce corps qui semble flotter dans les airs. En communion avec lui, « *tous ont repris leur souffle au même instant, avec la sensation de partager le même air. Cet homme était un mot qu'ils croyaient connaître, mais n'avaient jamais entendu.* » [4]

Marqué par cette image, McCann aurait pu consacrer un roman à la performance de Philippe Petit. « *A l'origine, j'avais conçu ce roman comme un roman purement politique. J'allais juste écrire sur le funambule, et aux trois-quarts du livre j'allais défier l'histoire et c'est Philippe Petit qui allait m'aider. C'était ça à l'origine, c'était purement politique. Et c'est ce que j'ai commencé à faire mais cela ne me plaisait pas vraiment. Parce que je me concentrais sur cette action extraordinaire mais je ne pouvais pas m'empêcher de penser aux gens qui étaient en bas.* » [5]

Amorcé à hauteur de buildings, le récit commence au plus bas, dans les entrailles de New York, le Bronx.

Corrigan, prêtre irlandais, vit aux côtés des prostituées et des miséreux. « *Ce qui le consolait dans la vie réelle, c'est qu'en scrutant bien l'obscurité, on parvenait à distinguer une lueur, abîmée et meurtrie, mais une lueur quand même. Tout simplement, il espérait un monde meilleur, et l'espoir était sa seconde nature.* » [6] Avec sa foi comme seule guide, il consacre sa vie à améliorer le quotidien des plus humbles, dévouement qu'il paiera au prix fort.

Commencer un roman sur New York en racontant la vie d'un immigré irlandais permet à Colum McCann de rappeler son propre itinéraire : « *C'est un personnage que je portais en moi depuis longtemps. Et c'est lui qui m'a ouvert le livre, puis conduit vers tous les autres protagonistes de l'histoire, les prostituées, le juge, etc. J'avais sans doute besoin de revenir à mes racines dublinoises.* » [7]

Après le Bronx, l'auteur nous emmène dans un luxueux appartement au cœur de Manhattan. Hantée par le fantôme de Joshua, son fils unique mort au Vietnam, Claire s'apprête à recevoir chez elle d'autres mères endeuillées, réunies par une petite annonce parue dans *Village Voice*. Dans ces très belles pages, l'auteur nous surprend par sa capacité à habiter ses personnages, à s'approprier leur voix.

Viennent ensuite les récits de Blaine et Lara, couple d'artistes hippies, d'un jeune tagueur, ensuite celui de Dennis et ses amis hackers,...

Puis le récit de Tillie, monologue intérieur d'une grand-mère prostituée, laminée par la vie. Le verbe est tranchant et les pensées celles d'une femme au bord du gouffre. Jazzlyn, sa fille unique,

n'est pas épargnée non plus : « *Je pensais la protéger en la gardant sur le trottoir* » et « *Même des fois je lui ai serré l'élastique sur le bras pour qu'elle se charcute pas les veines. Je voulais juste éviter le pire.* » [8]

McCann poursuit avec le récit de Soderbeg le mari de Claire, puis celui d'Adelita,...

Et Gloria, cette mère du Bronx qui a perdu ses trois fils au Vietnam. Originnaire du Missouri, elle a « *une tête à fréquenter les églises* » et un timbre de voix qui rappelle ceux des chanteurs de gospel. [9] Sous le regard lucide de cette femme, immergés dans ses pensées, nous revivons la matinée chez Claire, avec les autres mères : « *Je voyais bien que ça les épatait de prendre leur petit-déjeuner à Park Avenue. Quand Claire est partie à la cuisine, elles ont toutes retourné leur tasse pour regarder la marque de fabrique. Janet a mêlé soulevé le cendrier en cristal, malgré les deux mégots. Comme si elle pensait trouver la signature du maître-verrier de la reine Elisabeth.* » [10] Ou plus loin : « *Claire me souriait toujours. C'était un de ces sourires coincés aux commissures, avec une fermeture Eclair au milieu. Je lui souriais aussi en m'efforçant de ne pas montrer que j'étais énervée et mal à l'aise.* » [11]

L'humanité de Gloria émeut, tout comme l'amitié qui naît entre elle et Claire, malgré leurs différences, dans ce New York où tout est possible.

Le roman aurait pu se terminer ici, à la fin du livre trois, là où apparaît la petite lueur dans l'obscurité, tant espérée par Corrigan. Le récit semble achevé, mais l'auteur s'obstine à vouloir écrire une quatrième partie sans grand intérêt. L'ennui gagne le lecteur.

Malgré cette maladresse, McCann signe avec ce roman un bel hommage à New York et à ses habitants. « *Je voulais composer un chant de la ville qui en capturerait les voix, dans différentes octaves. Le plus grand défi était de saisir la texture de ces voix, qu'il s'agisse d'une prostituée de treize ans ou d'une femme d'un quartier huppé. J'aimais l'idée d'un récit polyphonique, qui offre la possibilité de voir un événement à travers une douzaine de miroirs différents.* » [12]

A la lecture de ce roman, on pense à *Short Cuts* de Robert Atman ou à *Bobby* d'Emilio Estevez. De près ou de loin, tous les personnages ont un lien avec le funambule. Les prostituées, « *ces jeunes filles qui vendent leur corps dehors, qui ont l'air prêtes à tomber, avec leur dos pour tout matelas* » ou Macia, cette mère qui croit que Philippe Petit est son fils mort au Vietnam. [13] En un sens, nous sommes tous des Philippe Petit. Fragiles humains, nous marchons entre deux tours, naviguons entre le bien et le mal, sur le chemin de notre destinée, à la recherche d'un petit moment de grâce.

« *Être funambule, ce n'est pas un métier, c'est une manière de vivre. Une traversée sur un fil est une métaphore de la vie : il y a un début, une fin, une progression, et si l'on fait un pas à côté, on meurt. Le funambule relie les choses vouées à être éloignées, c'est sa dimension mystique.* » [14]

On l'a compris, McCann utilise l'image du funambule comme métaphore pour parler du 11 septembre. Préférant raconter un acte de création plutôt que l'acte terroriste de destruction, il raconte la traversée de cet ange, à l'endroit même qui incarnera l'enfer, trente ans plus tard. Car, « *Malgré les vérités froides –la pourriture, la guerre et la misère-, l'existence est capable d'offrir de minuscules beautés.* » [15]

A travers les trajectoires de gens qui s'écroulent, c'est l'effondrement des tours jumelles qu'il évoque. En rendant hommage aux habitants de New York, il salue les victimes des attentats terroristes, ces corps qui se jettent du haut des buildings, ces vies réduites en cendres.

Notes

- [1] Et que le vaste monde... p.380
- [2] L'expression est de Paul Auster
- [3] Et que le vaste monde... p.11
- [4] Ibid., p.16
- [5] Emission La Grande Librairie, France 5, 24 septembre 2009
- [6] Et que le vaste monde... p.30
- [7] *Colum McCann, le prêtre qui se fit funambule*, Marie Chaudey, La Vie, 6 août 2009
- [8] Et que le vaste monde... p.275
- [9] Ibid., p.360
- [10] Ibid., p.362
- [11] Ibid., p.366
- [12] *Colum McCann : « L'espoir est un acte de bravoure ! »* Sophie Pujas, le Point.fr, 25 septembre 2009
- [13] Et que le vaste monde... p.109
- [14] *Philippe Petit, un funambule entre deux tours*, Marie-Noëlle Tranchant, Le Figaro, 6 octobre 2008
- [15] Et que le vaste monde... p.30

<http://www.e-litterature.net/publier2/spip/spip.php?article75>

•

Colum McCann est à la littérature ce que les Beatles étaient à la pop music... en moins décisif peut-être, en moins audacieux et en moins novateur sûrement, mais là n'est pas la question. *Et que le vaste monde poursuive sa course folle*, son cinquième roman, fonfirme sa capacité à éclairer le genre et à révéler des motifs littéraires d'une pureté redoutable, à nous raconter des histoires qu'on croyait connaître et à nous émouvoir avec.

Certains considèrent que McCann fait dans l'émotion facile, comme ces réalisateurs hollywoodiens qui font pleurer dans les chaumières pour récolter des Oscars, ou ces acteurs qui prennent trente kilos pour attirer l'œil des critiques. Mc Cann semble parfois jouer de l'émotion facile, chercher la tragédie susceptible de fédérer le plus de monde autour de lui. Sa technique littéraire si particulière (et hop, à chaque livre, un personnage, une tragédie, un univers, une immersion) a pu elle-même être sujette à caution. Un écrivain peut-il ainsi sauter du coq à l'âne, s'intéresser aux gitans hier, aux irlandais demain et aux américains le surlendemain ? Doit-il chercher une unité d'univers, un sillon à creuser ? Il y a une méthode McCann. Si cette méthode

est œcuménique, elle n'en repose pas moins sur beaucoup de talent et de savoir-faire, ce que ce nouveau roman illustre au-delà de ce qui est imaginable.

New York 1974

[Et que le vaste monde poursuive sa course folle](#), récit au titre improbable et cinquième roman de l'Irlandais, est un formidable roman ligne claire, un roman où la beauté de la langue n'a d'égale que sa fluidité (aucune aspérité, aucun grumeau, jamais), où le mouvement narratif emmène les personnages dans un flux d'événements qui est si délicatement dirigé qu'aucun d'entre eux n'est sacrifié, oublié ou négligé par l'auteur. Le roman démarre, comme on l'a lu partout, par la traversée d'un funambule entre les deux tours du World Trade Center, en 1974. Les yeux sont rivés sur lui. Cette image qui sera reproduite (en photographie) au milieu de l'ouvrage est pour McCann un gimmick symbolique (évidemment) de l'ordre de l'anecdote. Nous sommes tous des funambules, notre vie ne tient qu'à un fil et blabla. Le WTC est en place. La vie s'organise autour. Les protagonistes ont le nez pendu sur l'exploit du type tandis que des gars appellent de l'autre bout du pays après avoir piraté des lignes téléphoniques. Est-ce qu'il va se caler la gueule ? Est-ce qu'il est mort ? Est-ce qu'il va réussir ? Mais quoi ? L'homme fait des ronds de jambes, s'allonge sur le fil. Et hop ! Mc Cann évoque la chose avec beaucoup d'intelligence et ne cherchera pas à exploiter son image au-delà de la citation. On peut trouver celle-ci suffisamment appuyée et facile pour qu'il n'ait pas besoin d'en rajouter. Le livre se développe autour de ce cinème, motif leitmotiv à partir des récits croisés de vies new-yorkaises.

Des souris et des hommes gentils

Deux frères irlandais vivent leur vie : l'un est prêtre, l'autre non. L'un est mort ou le sera, l'autre non. Ils vivent auprès des prostituées, les aident, leur offrent un endroit où pisser. Juste ça. Corrigan, le prêtre, est probablement le personnage le plus attachant du lot avec Jazzlyn, la prostituée. McCann n'est jamais aussi bon que lorsqu'il se met à suivre un personnage à la trace, ce qui est le cas ici. Il y a de la douceur sur chacune de ses phrases, de la lumière qui éclaire les visages les plus noirs et puis une épaisseur qui se révèle avec les chapitres, subtile, réaliste, crédible, profondément humaine. On sait que McCann effectue un travail de titan sur chacune de ses immersions. Il se documente, fait bosser (on l'imagine) des collaborateurs, accumule de la matière première. Cela n'explique pas tout. Le regard qu'il pose sur chacun des personnages de ce roman : le prêtre, son frère, les putes, la mère qui a perdu son fils au Vietnam, des hippies désenchantés et qui ont eu un accident avec une pute (la même évidemment), la mère de cette dernière et j'en passe, le regard qu'il pose sur chacun de ses personnages a des vertus magiques, comme lorsqu'un gamin de 2 ans anime un morceau de pâte à modeler et lui parle, tout est baigné d'une humanité qui est désarmante et presque étourdissante.

On peut considérer que certaines histoires sont moins intéressantes que d'autres, que leur succession constitue un tableau forcé d'un New-York underground et fantasmé qui n'a jamais réellement existé, une apologie artificielle d'une vie passée et reconstruite. On peut considérer que chaque séquence sonne creux et faux, fait l'objet d'une recreation esthétique et psychologique comme une photo de.... David La Chapelle, les points noirs et les poils à la poubelle. Les prostituées sont humaines, tous les pauvres, immigrés, macs, victimes sont dignes d'intérêt et estimables. On peut détester McCann pour cette morale et préférer la *La Famille royale* de [Vollmann](#), plus sombre, plus proche de l'abîme. Cela serait manquer de respect au talent positiviste de McCann, à sa capacité à ne pas dénaturer le mal en bien (et vice versa), à ne pas transformer les choses au-delà de ce qui est acceptable. Le roman fait du bien à l'âme, fait pleurer

en rendant l'espoir. C'est l'une des vertus de la littérature et McCann la fait tenir tout entière dans sa langue si aérienne et gracile qu'elle répond assez bien finalement aux entrechats de son funambule perché, sans jamais occulter tout à fait l'issue finale : tout le monde se cassera la gueule. Tout le monde laissera une tâche de sang sur le bitume. Le World Trade Center, les gentils et les autres. En attendant, on peut lire.

Colum McCann, *Et que le vaste monde poursuive sa course folle*, Belfond, 2009.

Benjamin Berton

Colum McCann, "Et que le vaste monde poursuive sa course folle" (Belfond)

Roman-monde abyssal, le cinquième roman de **Colum McCann** recrée tout l'univers du New-York des années 70. Plusieurs voix d'y rencontrent, plusieurs destins traversés tous ensemble par un événement : l'exploit fou du funambule Philippe Petit qui, en 1974, franchit le vide séparant les deux tours du World Trade Center en équilibre sur un fil. *Et que le vaste monde poursuive sa course folle* est un livre impressionnant, où se croisent les destins comme autant de fils tendus sur la course du monde. L'abîme y est central, en tant que figure de style, en tant qu'élément, en tant que métaphore... L'annonce de la chute menaçante et inéluctable... jusqu'à cette photo, insérée au milieu du livre : Philippe Petit, en équilibre au-dessus du vide, et au-dessus de lui encore, un avion de ligne qui semble voler droit vers les tours...

La presse internationale a salué dans son ensemble un grand roman et un immense romancier. Florence Noiville dans [Le Monde](#) souligne entre autres « la langue âpre et mélancolique de McCann qui nous prend dans ses rets dès les premières pages. Et qui nous plonge - presque physiquement - dans cette Amérique-là. » Yasmine Youssi dans [La Tribune](#) : « Ses phrases brèves claquent comme les pièces d'un puzzle qu'on abat pour former au final un tableau dont la force irradie le lecteur. » **Colum McCann** n'en est pas à son premier grand roman, à vrai dire il n'a jamais rien publié de mauvais ni même de médiocre, et pourtant pour André Clavel dans [L'Express](#) « Jamais Colum McCann, le chiffonnier des âmes perdues, n'a été aussi fraternel, aussi poignant dans sa description d'un monde fragile, et éternellement menacé. » « une oeuvre magistrale, profonde et envoûtante. » écrit le magazine [Lire](#), « une poignante mise en scène de nos vertiges, dans un monde construit sur des abîmes. » pour le quotidien suisse [Le Temps](#), un « stupéfiant ballet d'ombres, (que Colum McCann) observe de haut ou de près, qu'il survole et qu'il plaint, alors que le vaste monde poursuit sa course folle. » pour Frédéric Tissoux dans [Le Nouvel Observateur](#).

- ▶ [Écoutez la chronique du livre de Colum McCann par Bernard Lehut dans son émission Les livres ont la parole sur RTL](#)
- ▶ [Entretien avec Colum McCann dans Le Figaro](#)
- ▶ [Reportage de France 3 sur Colum McCann à l'occasion de son passage au Salon du Livre de Grenoble](#)
- ▶ [Retrouvez les bonnes feuilles du roman de Colum McCann sur le site du quotidien belge Le Soir](#)
- ▶ [Chronique d'*Et que le vaste monde poursuive sa course folle* dans l'hebdomadaire Le Point](#)
<http://www.étonnants-voyageurs.com/spip.php?article4687>

Colum McCann sur le fil

Nicolas Ungemuth

04/09/2009 | Mise à jour : 16:45



McCann. Un regard bleu pétillant d'intelligence, un écrivain irlandais désarçonnant de simplicité. Crédits photo : (Sandrine Roudeix/Le Figaro Magazine)

L'écrivain irlandais est de retour avec «Et que le vaste monde poursuive sa course folle», une fresque ambitieuse mettant en scène des destins tragiques dans le New York des années 70. Rencontre.

New York, 7 août 1974. Un prêtre irlandais vit sa spiritualité au contact des déchets humains. Des pirates attaquent le réseau téléphonique. Une mère pleure son fils disparu au Vietnam. Un couple d'artistes entame une longue dérive destructrice. Une prostituée est incapable de protéger sa fille, également du métier... Pendant ce temps-là, entre les Twin Towers, Philippe Petit marche sur un fil, prêt à tomber à tout instant, comme les protagonistes plus ou moins désarticulés et en manque d'équilibre du nouveau roman de Colum McCann.

L'écrivain irlandais reçoit, souriant, dans le jardin baigné de soleil d'un hôtel parisien. Instantanément, l'intelligence et la franchise de ses yeux bleus frappent l'interlocuteur, désarçonné devant autant de manifeste humanité. Pétulant, viril et simple comme un air des Dubliners, McCann pose toutes sortes de questions, parle de ses enfants, de son amour pour Van Morrison, de sa vie dans l'Upper East Side de New York, puis évoque avec une modestie ensorceleuse son travail et son dernier roman *.

Lequel, comme toujours chez lui, ne ressemble à aucun des précédents. L'auteur revendique d'ailleurs haut et fort ce brouillage de pistes systématique : *«J'ai toujours pensé qu'un écrivain est responsable non pas d'une œuvre mais de livres. Peu m'importe si ceux-là s'inscrivent dans une suite cohérente ou non. L'important est qu'ils aient un intérêt pris séparément.»* Quitte à assumer par la même occasion certains échecs inévitables liés à la dilatation obstinée de ses propres limites : *«Avec Zoli, par exemple, je me suis attaqué à ce que j'estimais n'avoir jamais fait, mais également à ce dont je me pensais incapable: une histoire qui se passe en Europe de l'Est, chez les Roms. Un milieu que je ne connaissais absolument pas et auquel je n'étais pas particulièrement sensible. C'était un défi, et j'ai décidé de maîtriser le sujet à distance, en quelque sorte, sans m'imprégner du terrain. Comme un chercheur. Cela n'a pas fonctionné, j'en suis parfaitement conscient et je l'assume. Mais je préfère rater un livre ici et là que labourer éternellement le même sillon. Pour ce nouveau roman, j'ai donc choisi de parler d'une ville que je connais, New York, dans laquelle j'habite depuis longtemps. Mais il restait une grande part de risque puisque la cité dépeinte est celle des années 70, que je n'ai pas connue (il se désole d'ailleurs d'avoir fait danser certains de ses personnages au mythique Studio 54 alors qu'il n'existait pas encore en 1974, ndlr). »*

McCann a longtemps été journaliste, spécialisé dans les enquêtes au long cours. On se doute que ces années d'apprentissage participent du principe de réalisme sidérant qui fait le charme des *Saisons de la nuit*, son roman le plus célèbre, ainsi que des plus belles pages de *Et que le vaste monde poursuive sa course folle*. *«Le journalisme a été fondamental dans mon expérience d'écrivain. Beaucoup plus pour le fond que pour la forme, naturellement. C'est pour cela que Zoli est moins convaincant que Les Saisons de la nuit: mes livres fonctionnent lorsque j'en maîtrise le sujet, et ça, j'ai appris à le faire durant mes années de journaliste.»*

Un ton léger pour aborder les thèmes graves

Ce nouveau livre, d'une ambition démesurée, tricote plusieurs destins durant une même journée, certains se croisant, d'autres non, sent parfois, ici et là, le labeur, la sueur et l'huile de vidange, comme si l'auteur avait assemblé une mécanique complexe et abondante en oubliant quelques joints. McCann, souriant et pas vexé, se contente de préciser la difficulté du projet : *«Ce*

manuscrit a demandé un travail considérable, des remaniements, des questionnements et une énergie phénoménale. J'ai cru un moment que je ne pourrais jamais m'en sortir, et puis un jour, miracle, le livre est fini. Je n'ai jamais considéré mes romans comme des livres parfaits. Je pense que je dois apprendre, m'améliorer encore, sinon ce drôle de métier m'ennuierait à mourir. Ce livre est délicat car je ne voulais en aucun cas faire de lourdes métaphores sur le 11 Septembre. J'en ai soupé des livres post nine eleven.» Il est aussi délicat par le climat dramatique qui pèse sur lui de tout son poids. Partout, derrière le ton toujours élégamment léger de McCann, rôdent la mort, la perte, le renoncement et l'échec. «Ce sont effectivement, pour la plupart, des destins tragiques que j'ai élus. Mais il y a également dans ce livre la notion de déracinement qui est, je pense, le seul fil rouge de mon œuvre, si je puis l'appeler ainsi sans paraître prétentieux. En tant qu'Irlandais exilé, c'est un sentiment que je connais bien, tout comme la culpabilité qu'il engendre vis-à-vis des gens que j'ai laissés derrière moi. Pour tout dire, l'écriture du texte a été assez éprouvante mais aussi incroyablement stimulante. Au point que, aujourd'hui, je n'ai pas la moindre idée de ce que je vais bien pouvoir faire. Un roman américain ou un roman irlandais? Qu'en pensez-vous?» Face à une telle franchise, que répondre sinon qu'il devrait avant tout faire ce dont il a envie ? La suggestion le fait sourire : «Mon problème, justement, c'est que j'ai envie de tant de choses...»

** Et que le vaste monde poursuive sa course folle, traduit de l'anglais (Irlande) par Jean-Luc Piningre, Belfond, 431 p., 22 €.*

Le Point.fr - Publié le 20/08/2009 à 15:51

McCann sur le fil



© DR

Par Armel Méhani

Le 7 août 1974, le funambule français Philippe Petit marchait sur un fil tendu entre les deux tours inachevées du World Trade Center. Il fut condamné par un juge indulgent à une amende de 1,10 dollar, soit 1 cent pour chacun des cent dix étages des buildings. McCann, auteur fêté en 2003 pour sa biographie rêvée de Nouriev, « Danseur », s'est emparé de l'événement pour composer une symphonie américaine. Que se passait-il ce jour-là à New York ? Lever les yeux vers un marcheur du ciel dispense-t-il des tourments du macadam ? Telle est la trame de ce roman où des personnages fictifs évoluent à l'ombre d'un exploit réel.

Le livre de Colum McCann, qui tire son titre d'un vers de Tennyson, entrelace ainsi plusieurs destins dans la touffeur d'un été new-yorkais. Au coeur du Bronx, on accompagne un prêtre irlandais qui professe la pastorale des humbles. Sur Park Avenue, une hôtesse aussi platinée que désemparée accueille des mères qui ont perdu un fils au Vietnam. On suit un adolescent tagueur qui rêve de futur, tandis qu'un juge fatigué a le sentiment de vivre au milieu de Sodome et Gomorrhe. Mais voici deux artistes warholiens dans leur loft de Soho, campés comme des Scott et Zelda Fitzgerald époque David Bowie, alors que des prostituées noires errent dans la misère de la nuit.

Autour de 1920, Jules Romains appelait cela l' « *unanimisme* » : on saisit un moment du temps qui donne le sentiment d'une appartenance commune au monde des hommes. Colum McCann est un unanimiste irlandais qui a lu le « Manhattan Transfer » de John Dos Passos et vu les films de Robert Altman. D'une écriture tempérée, très claire, son roman est habité par le vertige des simultanités : l'auteur ne cesse de découper en lamelles un présent partagé. Il s'agit, en somme, de montrer comment chacun progresse sur un fil entre les tours de sa destinée.

Colum McCann est autant acrobate que ventriloque : pour rendre le monologue d'une prostituée, il semble écrire comme Hubert Selby Jr. Mais quand il croque les dames de Park Avenue, c'est en enfilant le complet blanc de Tom Wolfe. Ecrire, serait-ce marcher entre deux tours ? Reste que l'exploit du funambule français contenait en filigrane un futur tragique : vingt-sept ans plus tard, deux avions allaient s'encaster dans les tours jumelles. Ici, l'avant-11 Septembre est imaginé avec virtuosité par un romancier né en 1965. Cela explique sans doute une erreur vénielle mais récurrente : à plusieurs reprises, les personnages de cet été 1974 vont danser au Studio 54. Qui ne fut pourtant inauguré qu'en avril 1977...

Le Point.fr - Publié le 20/08/2009 à 15:51

Colum McCann, l'Irlandais à ne pas rater L'exil pour obsession

HAUBRUGE,PASCALE, Le Soir

Mercredi 23 septembre 1998

Colum McCann, l'Irlandais à ne pas rater

Dès les premières secondes, Colum McCann s'intéresse à l'histoire des êtres qu'il rencontre. Sont-ils nés ici ou là? D'où viennent-ils exactement? Au bout de quel parcours familial inscrivent-ils leur vie? L'auteur a la curiosité des humains passionnés par les mouvements des vies. Lui-même a le vent en poupe. Né à Dublin en 1965, il est Irlandais mais ne s'est pas limité aux frontières de son île.

Journaliste puis écrivain, il a vu pas mal de pays, du Japon à l'Amérique. Vivant aujourd'hui à New York, avec sa femme et sa fille, il a trente-trois ans et un talent fou. Le lire réconciliera avec le roman les lecteurs les plus désenchantés. Avec lui, pas question de mièvres histoires tournant autour du nombril de leur auteur. Pas de minimalisme ni de lyrisme chevrotant. Aucune étroitesse de regard.

Place aux vastes paysages, aux vies qui remontent loin, aux histoires qui brassent des âges et des questions. Colum McCann remonte le cours des rivières et raconte les remous de vies pas banales. Il est le jeune romancier étranger à ne surtout pas rater en cette rentrée littéraire. «Le chant du coyote», premier roman de l'auteur, ressort en format de poche tandis que son deuxième

et dernier roman vient de paraître en français sous le titre «Les saisons de la nuit». De quoi faire provision de romanesque fort.

Le premier ouvrage séduit dès les premières pages. Un fils revient dans la maison de son enfance. Il a vingt-trois ans, et déjà des kilomètres de baroud dans les jambes. Ça fait cinq qu'il est sur les routes, cherchant sa voie et les traces de sa mère. Passé par Londres et les Etats-Unis, il a aussi séjourné à Mexico.

Voilà le fils de retour en Irlande, pour une histoire de papiers, mais aussi pour revoir son père. Le vieux vit solitaire, et plus asocial de jamais. Il passe ses jours à pêcher dans une rivière qui ne se souvient plus qu'elle l'est tant la pollution lui rend les flots tristes. Son sac à dos posé à l'abri d'une haie et du regard paternel, Conor se souvient.

Quand il était enfant, la rivière coulait vive, claire, pure et tortueuse. Son père l'emmenait nager dans le courant glacé. La mère les attendait sur la rive. Plus de mère à présent. Elle est partie un jour, quand l'enfant avait douze ans. Est-elle retournée là-bas, dans son Mexique natal, chercher les couleurs que l'Irlande lui refusait?

Se montrant à son père, après des heures de guet, l'enfant devenu adulte revient là où ça blesse.

Là où son enfance enracine ses espoirs et ses rêves. Il y reste une semaine. Le temps d'accomplir quelques démarches administratives. Le temps de passer aussi en revue le passé des siens.

Le vieux? Orphelin élevé par deux soeurs très croyantes, il est devenu photographe avant de courir le monde, l'appareil à la main. La mère? Le chasseur d'images l'a rencontrée dans un village lointain où on a les cheveux noirs et des souvenirs indiens.

Au fil des sept jours qu'il passe auprès de son père - chaque jour constituant un chapitre du roman -, Conor reconstruit le roman de sa famille. Et le lecteur voyage, en des ailleurs proches et lointains. Grâce à Conor, narrateur, il sent battre les émotions des personnages et parvient à saisir jusqu'à leurs rêves tus. Mais il voit aussi du pays, au fil des terres traversées par le père, la mère et le fils. Le cercle de famille s'élargit aux amis croisés en chemin, et aux ancêtres.

L'histoire vaut son pesant de remuements et s'impose d'autant plus superbement que le style fort et âpre du jeune Colum McCann lui donne une portée impressionnante. L'auteur sait y faire. Il a les mots qui disent les climats de famille, les envols de destin. Il sait écrire l'amour, la pudeur, la tendresse, le remords. Il touche la vie de la plume d'une manière tellement essentielle qu'on le suit sans hésiter dans les chemins de mémoire qu'il ouvre.

«Les saisons de la nuit» brasse encore plus large. D'un roman à l'autre, l'auteur franchit plus d'une rivière. Le décor se déplace d'un village Irlandais à une ville d'Amérique - et pas la moindre, puisqu'il s'agit de New York. Les personnages se multiplient aussi. Et le récit se complexifie.

Deux histoires se croisent. Tout d'abord parallèles, elles se rencontreront finalement par la magie d'un coup de génie romanesque. D'un côté, proche de nous, des hommes et femmes vivent cachés dans les tunnels du métro. Parmi eux, un certain Treefrog cache sa honte et endure les rigueurs de l'hiver. De l'autre côté, plus loin de notre présent, des travailleurs creusent la terre sous l'East River. New York. 1916. Il s'agit de faire passer le métro sous les eaux.

En bas, les codes sont autres. La couleur de la peau n'empêche pas l'amitié des terrassiers invisibles. La mort n'épargne personne. Des souvenirs de Géorgie à fleur de mémoire, Nathan Walker creuse la terre comme personne. Noir de peau, il a pour compagnons des gens qui se rappellent quant à eux la Pologne, l'Irlande, et d'autres terres.

On meurt beaucoup là en bas. Les accidents se succèdent. A la suite de l'un d'eux, le destin de Walker et de l'un de ses compagnons blancs se verront liés pour longtemps. Par la grâce d'un romancier sachant magnifiquement marier tragédies et lumières, on entre dans les entrailles d'êtres de chair et de misère, d'amour et de rêve.

Il a beau faire obscur, la renaissance des êtres ne semble jamais improbable. L'écriture de McCann ne se contente pas d'une seule dimension. Précis, l'auteur décrit les conditions de vie et de travail des ouvriers. Attentif aux intériorités, il sonde les coeurs et les battements des mémoires, les forces de solidarités, les liens de famille.

On ne peut réduire son roman à une ligne droite. On y vit en sous-sol, mais on y danse aussi en plein ciel sur des poutrelles. On y aime, on y chante, mais on y jure pareillement, comme on y tremble de froid. «Les saisons de la nuit» est un roman magistral. Il a la puissance des courants déchaînés et la délicatesse de ne pas oublier les tendresses. Il trouve des accents rudes pour dire les oppressions et ajuste ses mots à chaque réalité. Lecteurs, tournez donc votre curiosité du côté McCann. Il y a beaucoup à gagner à se laisser porter par sa prose battante.

PASCALE HAUBRUGE

L'exil pour obsession

Aujourd'hui New-Yorkais, Colum McCann vit hors de son pays depuis bientôt dix ans. Ce qui ne l'empêche pas de se sentir irlandais. Il ne se considère pas comme un exilé, mais, dans ses romans, l'exil marque les êtres. Pourquoi cet intérêt? Le thème de l'exil est une de mes obsessions. Les différentes sortes d'exil. Exil physique, exil mental, exil du coeur... , explique l'auteur. Les exilés nourrissent-ils son imaginaire parce qu'ils s'avèrent des personnages complexes? Oui. Ils sont différents de la plupart d'entre nous, dans la tête et dans le coeur. Cependant, je pense qu'en chacun de nous il y a un exilé en puissance. On vit un exil par procuration en lisant, en s'intéressant à des personnages comme ça.

«Les saisons de la nuit» ne s'est pas écrit sans recherche. Le récit du creusement des tunnels du métro new-yorkais s'appuie sur des documents historiques. McCann est aussi descendu rencontrer les gens qui vivent aujourd'hui dans ces couloirs souterrains, en marge de la ville visible. Il garde à ce jour des liens avec quelques-uns d'entre eux.

J'ai mis deux ans à écrire ce roman. Je descendais dans les tunnels du métro le jour et écrivais la nuit. Je faisais aussi des recherches en bibliothèque. Je me suis beaucoup documenté sur le creusement de tunnel du métro au début du siècle. L'écrivain doit savoir tout ça, puis savoir l'oublier. Surtout s'il écrit au présent. Parce que le présent de narration est une chose très difficile, particulièrement en anglais, raconte McCann.

Lui qui raconte la vie d'ouvriers, de marginaux vivant sous terre, entend-il protester par l'intermédiaire de ses romans? Un romancier doit être une sorte de protestataire. Quand on est écrivain de fiction, il ne s'agit pas d'être sociologue ou idéologue, mais de capter le moment où l'épéine entre dans la chair. Il faut positionner son histoire de manière que le lecteur voie la protestation sans qu'elle soit exprimée de façon claire.

Mais trêve de discours. L'auteur ne prétend pas dire qu'il faut écrire comme ceci ou cela. Son ambition est avant tout de composer ses histoires avec honnêteté. Les gens qu'il rencontre importent beaucoup dans son travail. Il n'y a pas d'imagination sans expérience. Le réel nourrit la fiction. Ce serait mentir de dire que tout vient comme ça.

Sa première oeuvre de fiction, un recueil de nouvelles, est d'ailleurs née dans la foulée d'un tour fait à vélo à travers les Etats-Unis et le Canada. Comme il venait de l'extérieur et n'était que de passage, les hommes et femmes se racontaient à lui plus librement. Il a pris le temps de les écouter.

Quand on l'interroge sur ses filiations littéraires, Colum McCann se souvient qu'il préférerait Kerouac à Joyce, à Yeats et à Beckett. Ces trois-là restent pour lui des fantômes pesants. Il se sent plus proche d'écrivains comme Ondaatje. Il semble aussi, dans une certaine mesure, frère en littérature de Jim Harrison. Son prochain roman? Après s'être aventuré dans le métro new-yorkais, il a envie de revenir à quelque chose de très irlandais. Son voyage le plus sûr reste l'écriture. Ne pas oublier cet auteur aux yeux clairs.

P. He

La République des Lettres



[COLUM McCANN](#)

Colum McCann : Et que le vaste monde poursuive sa course folle.

Par [Thierry Guinhut](#), dernière mise à jour le vendredi 02 octobre 2009.

La Grosse Pomme n'en finit pas d'inspirer les écrivains. Mais force est de constater que rares sont ceux qui parviennent à en extraire son essence la plus pure. Colum McCann est de ceux-là. Révélé par *Les saisons de la nuit*, l'écrivain irlandais installé à New York s'intéresse à nouveau à la "villemonde" dans ce gros roman au titre long comme un voyage. Et l'auteur de rendre une fois de plus leur dignité aux paumés et aux déshérités, cette fois dans le New York des années '70. Comme un pied de nez aux attentats du 11 septembre 2001, l'histoire débute avec l'exploit d'un funambule qui parvient à danser sur un fil entre les deux tours du World Trade Center (inspiré de l'exploit réel de Philippe Petit en août 1974), prétexte à raconter le destin de personnages, témoins plus ou moins directs de cet événement. On y croise un prêtre à la foi vacillante, des prostituées très usées, un couple de hippies à la dérive, une mère esseulée inconsolable depuis la mort de son fils au Vietnam, ou un adolescent rêvant de devenir photographe. Force est de constater que Colum McCann parvient à dépasser le portrait d'une ville pour nous emmener sur les rives plus larges de l'humain. Sa plume, emplie de compassion, évite l'écueil du misérabilisme et transporte le lecteur dans un univers vertigineux.

Colum McCann, *Et que le vaste monde poursuive sa course folle* (Éditions Belfond)



Le vaste monde de Colum McCann, tisseur d'improbables liens

Roman important de la rentrée littéraire 2009 dans le domaine étranger, « Et que le vaste monde poursuive sa course folle » de Colum McCann est une ode à la vie, à ses âmes, meurtries mais qui ne perdent pas de vue leurs combats, et que la puissance des émotions relie.

Par Anne-Laure Bovéron

Avec un titre pareil, nous pouvions nous attendre à de la poésie. Ou tout du moins, à une vision poétique du monde. Il en est ainsi, mais pas seulement. Si Colum McCann pose un regard tendre sur ses personnages, il ne les épargne pas pour autant. La violence du quotidien des années 70 (qui fait largement écho à celle du XXI^e siècle) n'épargne en rien les équilibristes invisibles de son ouvrage. L'écrivain irlandais de 44 ans a choisi de débiter son cinquième roman (il est également l'auteur de deux recueils de nouvelles) par la folle prouesse de Philippe Petit. Ce funambule a marché sur un filin tendu entre les tours du World Trade Center le 04 août 1974. Les New-Yorkais dans un premier temps ébahis et interloqués ne comprennent pas ce qui se déroule dans le ciel de leur ville. Puis essaient de le comprendre, tremblent pour lui, pronostiquent son éventuelle chute. Colum McCann avoue avoir librement interprété la performance de Philippe Petit. Il en use aussi pour relier des histoires, des vies, des personnages. Son récit polyphonique s'enfonce dans l'enfer d'existences bien distinctes. L'exploit du Français et les réactions des badauds matinaux s'intercalent entre chaque plongée dans l'univers des trois protagonistes.

Sous le ciel de New-York



S'il s'agit effectivement d'une histoire à plusieurs voix, aucune n'est lésée. En digne romancier héritier des grands auteurs américains (McCann vit à New-York depuis 1994), l'auteur creuse chaque recoin de vie. Sonde les âmes. Propose une narration dense en péripéties comme en sentiments.

De l'Irlande au Bronx, il n'y a qu'une trajectoire : celle de Corrigan. C'est avec lui que débute réellement le livre. Enfant perdu plus que rebelle en mal de sensations dans son Dublin natal, il décide de se consacrer aux autres à travers la religion. Une mission l'envoie dans le Bronx, auprès des toxicomanes, des prostituées... C'est son cadet qui compte en partie ses mésaventures, ses liens avec certaines filles du trottoir, ses doutes, ses quêtes et ses amours.

Tout naturellement, l'une d'entre elle devient une autre voix à part entière du roman.

Le filin de Tillie, c'est la rue. La ligne bitumée d'un coin du Bronx chapeauté par un pont, qui est en quelque sorte le point de ralliement des prostituées, avant que Corrigan ne leur laisse ouverte la porte de son taudis, leur unique refuge. Tillie, emprisonnée, clame sa colère, son impuissance et ses défaites, prie un Dieu auquel elle ne croit plus pour qu'il protège ses petites-filles. Elle n'a pas su sauver sa fille, Jazzlyn.

Des quartiers délabrés au chic Upper East Side, le chemin est long. C'est Claire, une femme aisée qui le parcourt comme elle effectue son chemin de croix pour surmonter la mort de son fils, Joshua. Pour apaiser la peine des mères, le gouvernement propose des réunions. Les soldats morts au combat et l'ambiance pesante de la guerre contestée du Vietnam laissent leurs traces dans les pages de ce « vaste monde » qui poursuit « sa course folle ».

Une course folle

C'est bien de cette course effrénée, et presque sans autre but que de mener sa vie cahin-caha, dont il s'agit dans le dernier roman de McCann. Cinq cent pages qui bousculent, dérangent, coursent les lecteurs jusque dans leur retranchement, les font tomber, les écorchent mais qui les poussent aussi à fraterniser, les berçant d'humanité... Le tout est, encore une fois, relié par la prouesse de Philippe Petit certes. Mais avant tout par la langue de l'écrivain. Voilà un roman incisif, dur et tranchant, tant par le style et les phrases effilées et dénudées de l'auteur, que par les histoires qu'il contient. Mais aussi d'une incroyable et mélancolique beauté : celle des êtres qui se débattent dans les méandres de la vie.

Et un prix, un...

« Et que le vaste monde poursuive sa course folle » a été primé, le 10 septembre 2009, du 33e Prix Littéraire Lucien Barrière du Festival du Film Américain de Deauville. Une adaptation cinématographique en vue, peut-être...

Ce qu'en dit la presse écrite...

« Ecriture haletante, phrases télégraphiques, un verbe, pas de verbe, peu importe, il faut à l'écrivain irlandais décrire l'effervescence, le souffle du monde, les pensées qui zigzaguent et se fondent dans l'instant. McCann excelle dans l'exubérance, dans la bousculade verbale. » Yves Simon, Paris-Match

« Colum McCann excelle à décrire finement la naissance de l'amour comme l'approche de la fin, la manière intime de bercer son deuil ou de se réfugier dans la mémoire de l'enfance. A tel point qu'il parvient à réveiller chez le lecteur ses propres souvenirs enfouis, à décrire exactement ses propres impressions encore informulées. Un roman qui, par son souffle métaphysique et sa sagesse, donne le vertige. Tout simplement. » David Fontaine, Le Canard enchaîné

« Généreux, complexe, passionné, prophétique, ce grand roman new-yorkais fait résonner des fracas de vies et apparaît comme un des tours de force de la rentrée étrangère. » Isabelle Falconnier, L'Hebdo (Suisse)

Ce qu'en dit un écrivain...

« Je me fais beaucoup de souci pour Colum McCann : que pourra-t-il bien faire après un roman aussi extraordinaire, une oeuvre aussi fracassante, une symphonie aussi déchirante ? Jamais un écrivain n'est allé aussi haut ; jamais un auteur n'a plongé aussi profondément dans le coeur de New York. » Frank McCourt

La littérature irlandaise

On ne le sait pas souvent, mais l'Irlande est d'une richesse littéraire étonnante. On se demande encore comment un aussi petit pays a pu voir naître pas moins de 4 prix Nobel de littérature : George Bernard Shaw, William Butler Yeats, Samuel Beckett et Seamus Heaney. Petit tour rapide de quelques grands écrivains irlandais, anciens et contemporains ...



[Roddy Doyle](#)

19 janvier 2007, par Chawax

Roddy Doyle naît à Dublin en 1958 et grandit à Kilbarrack, quartier populaire dans le nord de Dublin. Après des études à l'University College de Dublin, il enseigne la géographie et l'anglais dans une école du nord de Dublin à partir de 1979. Parallèlement, il écrit son premier roman, *The Commitments*, l'histoire d'un groupe de dublinois qui décide de former un groupe de musique soul. Le roman, publié en 1987, est salué par la critique. Encouragé par le succès de ce (...)

[Lire la suite ...](#)



[Oscar Wilde](#)

1er mai 2006, par Chawax

Né à Dublin en 1854, d'un père chirurgien de renommée internationale et d'une mère poétesse nationaliste, Oscar Wilde se distingue rapidement des autres étudiants au Trinity College à Dublin par l'extravagance de ses vêtements. Admis à l'Université d'Oxford, il devient très vite l'un des chouchous des milieux culturels londoniens, dans lesquels son excentricité et son élégance séduisent. Chef de file des esthètes, sa réputation traverse (...)

[Lire la suite ...](#)



[William Butler Yeats](#)

1er mai 2006, par Chawax

Né en 1865, à Dublin, c'est dans le comté de Sligo que William Butler Yeats passe une partie de son enfance. Mais dès lors que sa famille protestante s'installe à Londres, les souvenirs du Sligo ne cesseront de hanter l'imagination du jeune écolier qu'il est alors ... Ces paysages, ainsi que les luttes nationalistes et les héros historiques irlandais, inspireront ses poèmes, lui offrant un moyen de clamer son amour à sa terre natale. Participant aux luttes (...)

[Lire la suite ...](#)



[James Joyce](#)

1er mai 2006, par Chawax

Né en 1882 à Dublin, mort à Zurich (Suisse) en 1941, James Joyce est considéré comme l'un des plus grands romanciers irlandais. Bien que James Joyce ait passé la plus grande partie de sa vie hors d'Irlande, Dublin sert de toile de fond à la plupart de ses oeuvres, comme Gens de Dublin et son chef d'oeuvre Ulysse. Ce dernier roman, récit d'une journée dublinoise, fit scandale à l'époque de sa sortie, au début des années 20 (le roman fut même interdit en (...))

[Lire la suite ...](#)



[Samuel Beckett](#)

1er mai 2006, par Chawax

Né en 1906 à Dublin, comme James Joyce, Samuel Beckett est considéré comme un des auteurs majeurs du XXème siècle. Comme beaucoup de grands écrivains irlandais, il voyagea beaucoup, rencontrant James Joyce dans les années 30 à Paris, où il s'installa d'ailleurs à partir de 1937. Il participa à la Résistance Française contre l'occupant nazi, s'exilant quelques années en Provence pour fuir la Gestapo. Particularité de Samuel Beckett : il rédigeait la plupart de ses (...)

[Lire la suite ...](#)



[Seamus Heaney](#)

1er mai 2006, par Chawax

Né dans le comté de Derry en 1939, aîné des neuf enfants d'une famille de fermiers catholiques, Seamus Heaney fait ses études à Belfast où il devient professeur. Installé à Dublin à partir de 1972, il alterne la profession d'enseignant avec celle d'écrivain. Depuis 1982, il partage son temps entre la République d'Irlande, les Etats-Unis (où il est professeur à Harvard) et l'Angleterre (où il est titulaire d'une chaire de poésie à Oxford depuis 1989). Ses (...)

[Lire la suite ...](#)



- [Robert McLiam Wilson](#)

1er mai 2006, par Chawax

Né en 1964 dans le quartier ouvrier catholique de Belfast Ouest, Robert McLiam Wilson s'expatrie à Londres et commence des études à Cambridge. Mais il les abandonne rapidement pour se consacrer à l'écriture. Son premier roman, Ripley Bogle, sorti en 1988 lui vaudra plusieurs prix littéraires en Grande-Bretagne. Ses romans suivants, La douleur de Manfred et le génial Eureka Street confirmeront le talent d'un des écrivains les plus doués de sa génération. Il vit (...)

[Lire la suite ...](#)



- [Colum McCann](#)

1er mai 2006, par Chawax

Né en 1965 à Dublin (encore un !), Colum McCann suit des études de journalisme et travaille d'abord au Evening Herald puis au Evening Press de Dublin. Dans les années 80, il s'embarque dans un tour des Etats-Unis ... à bicyclette qui va durer deux ans. Cette aventure lui inspire son premier roman, Sisters, avec lequel il gagne plusieurs prix littéraires. Ses autres oeuvres remporteront beaucoup de succès auprès de la critique : La rivière de l'exil, Le chant du coyote, Les (...)

<http://www.terresceltes.net/-La-litterature-irlandaise-.html>